



# Questions de patrimoine

Une publication de la Fiducie du patrimoine ontarien  
Volume 14, Numéro 2, septembre 2016

Renouer avec la culture, la  
langue et le territoire des Cris

Lecture du paysage

Où trouve-t-on qui nous sommes

Paysages industriels à valeur culturelle :  
fragiles et fugitifs

Les voix qu'exprime  
le paysage

# Le tout est supérieur à la somme de ses parties



Nous connaissons tous l'importance de conserver briques et mortier, murs et fenêtres, finitions et faîteaux dans les différents lieux historiques. Mais la conservation excède le fait de simplement sauvegarder les composantes physiques qui incarnent notre patrimoine. Il s'agit également de veiller à préserver le cœur et l'âme de ces lieux – y compris les significations et les associations immatérielles.

Dans bien des cas, ces traditions s'étendent au-delà d'un paysage en intégrant de multiples valeurs complexes, des interprétations et des utilisations dynamiques. Le cadre qui en découle se nomme habituellement « paysage culturel » qui s'inscrit dans une démarche holistique et intégrée en matière de conservation, soit une façon de comprendre un lieu dans le temps. Il s'agit d'un moyen de reconnaître que le tout est supérieur à la somme de ses parties.

Le paysage culturel a été défini de bien des façons, mais toutes les définitions combinent un endroit géographique distinct à diverses significations, utilisations et à une importance qui ont été attribuées, et qui continuent à être données, par certaines cultures et communautés. Les paysages peuvent sembler être des terres naturelles non exploitées comportant une grande importance associative et sacrée ou il peut s'agir de paysages bien conçus par l'homme et fonctionnels qui représentent des créations essentiellement culturelles ayant des valeurs esthétiques, historiques et artistiques.

Dans son exposé présenté à la Conférence internationale Mémoire du monde en 2008, Ken Taylor a comparé le paysage à une construction culturelle. « Nous voyons et construisons les paysages en nous inspirant de notre système commun de croyances et d'idéologies. Ainsi, le paysage constitue une construction culturelle, un miroir de nos mémoires et de nos mythes encodés par des significations que l'on peut lire et interpréter. » (Traduction libre)

La discussion portant sur les paysages culturels que l'on peut consulter dans les présentes pages et sur notre site Web nous rappelle l'importance de protéger le témoignage matériel de la civilisation humaine et des témoignages immatériels des valeurs, des croyances, des traditions et des modes de vie qui se traduisent dans les interactions humaines avec leur environnement au fil du temps.

L'expérience relative à ces paysages communs nous procure à tous un sens d'appartenance, découlant de l'interaction sur les points d'intérêt, l'histoire, les traditions, la mémoire et les récits. Je vous encourage à examiner les choses qui vous entourent. Où trouve-t-on ces lieux privilégiés dans votre communauté?

Beth Hanna

Directrice générale, Fiducie du patrimoine ontarien

## Contenu

**Paysages culturels – L'évolution d'une démarche enrichissante en matière de conservation du patrimoine**, par Thomas H.B. Symons 1 • **Le paysage culturel – Un cadre servant à la conservation**, par Beth Hanna 2 • **Les paysages culturels, le mode de vie et le savoir ancestral chez les Métis**, par Mike Fedyk 4 • **Lecture du paysage**, par Wendy Shearer 6 • **Je ne chasse pas sur votre terre agricole... vous faites de la culture sur mon territoire de chasse**, par Paul General 10 • **La transformation du paysage de l'agriculture**, par Matthew Somerville 12 • **Nochemowenaing : Il n'est pas nécessaire de passer par ici**, par Anthony Chegahno 14 • **Paysages industriels à valeur culturelle : fragiles et fugitifs**, par Christopher Andreae 17 • **Où trouve-t-on qui nous sommes**, par Gerald Hill 19 • **Paysages culturels : défis et nouvelles orientations**, par Lisa Prosper 21 • **Renouer avec la culture, la langue et le territoire des Cris**, par Bob Sutherland 24 • **Outils de conservation des paysages culturels**, par Thomas Wicks 28 • **Scotsdale Farm – Une expérience de paysages imbriqués les uns aux autres**, par Sean Fraser 30 • **Bibliographie** 33

Ce numéro de la revue *Questions de patrimoine*, publié en français et en anglais, est tiré au total à 12,200 exemplaires. Les archives des numéros antérieurs sont disponibles sur notre site Web à l'adresse suivante : [www.heritagetrust.on.ca/qp](http://www.heritagetrust.on.ca/qp).

### Pour de plus amples renseignements, s'adresser à la :

Fiducie du patrimoine ontarien  
10, rue Adelaide Est, Bureau 302  
Toronto (Ontario) M5C 1J3  
Téléphone : 416 325-5032  
Télécopie : 416 314-0744  
Courriel : [marketing@heritagetrust.on.ca](mailto:marketing@heritagetrust.on.ca)  
Site Web : [www.heritagetrust.on.ca](http://www.heritagetrust.on.ca)

© Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2016 © Fiducie du patrimoine ontarien, 2016 Photos © Fiducie du patrimoine ontarien, 2016, sauf indication contraire.

Édité par la Fiducie du patrimoine ontarien (un organisme relevant du ministère du Tourisme, de la Culture et du Sport de l'Ontario).

**Rédacteur en chef :** Gordon Pim **Concepteur graphique :** Paul Arcari  
**Comité de rédaction :** Beth Hanna, Sean Fraser, Paul Dempsey, Wayne Kelly, Thomas Wicks et Alan Wojcik

Cette publication est imprimée sur du papier recyclé avec des encres à base d'huile végétale. Aidez-nous à protéger l'environnement en partageant ou en recyclant cette publication une fois que vous l'aurez lue.

Numéro de l'accord de publication 1738690

SEO ISSN 1201-0766 (Imprimé)

ISSN 1911-4478 (PDF/En ligne)

09/16

Also available in English.



Toute annonce ou tout encart dans la présente publication ne signifie pas automatiquement que la province de l'Ontario appuie les sociétés, les produits ou les services en question. La Fiducie du patrimoine ontarien n'est pas responsable des erreurs, omissions ou représentations fallacieuses figurant dans toute annonce ou tout encart.

**Couverture :** Pont Old Mill enjambant la rivière Humber, désignée « rivière du patrimoine canadien », à Toronto.





## Paysages culturels – L'évolution d'une démarche enrichissante en matière de conservation du patrimoine

Au cours de mon expérience relative à la conservation du patrimoine – il y a plus de huit décennies – la façon dont le patrimoine est traité, défini et sauvegardé ne cesse d'évoluer tout comme notre compréhension de son intégration dans un contexte politique, socioéconomique et environnemental plus large. En effet, l'interrelation complexe entre les bâtiments, les structures, les paysages, les personnes, les usages et l'environnement expriment la profondeur, l'ampleur et la diversité de notre patrimoine culturel.

En 1992, le Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO a adopté l'expression « paysage culturel » pour tenir compte de l'évolution de notre compréhension globale de la conservation du patrimoine. Depuis ce moment-là, on a produit sur la scène nationale et internationale une série de chartes, de conventions,

de déclarations et de documents stratégiques, y compris les Normes et lignes directrices pour la conservation des lieux patrimoniaux au Canada ainsi que la Déclaration de principe provinciale de l'Ontario aux termes de la *Loi sur l'aménagement du territoire*.

Dans ce numéro de *Questions de patrimoine*, la Fiducie entreprend un vaste examen de la démarche sur le paysage culturel en matière de conservation. On compte de nombreux paysages culturels variés en Ontario – y compris des lieux où l'activité humaine y est bien vivante, comme au marché By d'Ottawa – et des lieux qui mettent en lumière une époque et des activités révolues – notamment les ruines industrielles à la rivière Forks of the Credit de Belfountain. Comme paysages culturels, mentionnons notamment les terres agricoles, les établissements historiques stratifiés et les sites archéologiques comme ceux à la Ferme Scotsdale de la Fiducie. Par ailleurs, les paysages peuvent être de nature plus linéaire, ce qui est attribuable à l'histoire des voies de transport maritimes ou terrestres. La voie navigable Trent-Severn, la vallée de la rivière Grand et les nombreux réseaux ferroviaires du passé, les voies terrestres et les sentiers de portage qui traversent la province ne constituent que quelques exemples.

L'ampleur des paysages culturels peut également beaucoup varier, du jardin conçu par Olmsted à la place Fulford à Brockville jusqu'à l'environnement naturel de Nochemowenaing sur la péninsule Bruce au nord – un territoire considéré comme étant sacré pour le peuple Anishinaabe.

La remarquable diversité en Ontario offre une riche mosaïque de paysages culturels à explorer. Les paysages en soi peuvent être interprétés en tenant compte de façon approfondie de ses caractéristiques historiques et les usages et tendances d'hier et d'aujourd'hui qui s'y rattachent.

Le présent numéro de *Questions de patrimoine* permettra de mieux approfondir les concepts difficiles à cerner et les démarches de sauvegarde des paysages culturels qui façonnent l'évolution constante de notre compréhension de la conservation du patrimoine et de la démarche à adopter en Ontario.

*Tom Symons*

Thomas H.B. Symons  
C.C., O.Ont, FRSC, LLD, D.Litt., D.U., D.Cn.L., FRGS, KSS  
Chair

## Message du président

La conservation du patrimoine n'est pas une question du passé. Il s'agit des endroits qui nous entourent et de la diversité de nos communautés. Il importe donc de veiller à ce que le présent et l'avenir mettent en valeur la créativité, l'imagination, la sagesse et le savoir de nos ancêtres. Les efforts de conservation du patrimoine ne visent pas à fixer nos collectivités dans le temps, mais plutôt à découvrir et à protéger les complexes strates de notre histoire comme le témoignent nos collectivités et la multiplicité des espèces qui vivent dans l'habitat naturel.

Depuis plus de 10 000 ans et au-delà de 500 générations, divers peuples ont partagé le territoire que l'on nomme aujourd'hui l'Ontario. Leurs liens et interactions avec le territoire nous ont légué un paysage qui reflète qui nous sommes en tant que société, la diversité et les valeurs de nos communautés comme elles ont évolué au fil du temps. Cette stratification de l'histoire, ces « paysages culturels » méritent d'être approfondis, étudiés et sauvegardés; ils doivent être représentés et soulignés dans nos communautés.

Selon la Recommandation concernant le paysage urbain historique de l'UNESCO de 2011, le patrimoine urbain est un acquis, défini par « une stratification historique de valeurs qui ont été produites par la succession des cultures anciennes et contemporaines et une accumulation de traditions et d'expériences, reconnues comme telles dans leur diversité. » Notre rôle consiste alors à comprendre, à protéger et à interpréter cette stratification. Et à mettre en valeur la richesse et la résilience qui en découlent.

Pour la Fiducie du patrimoine ontarien, la conservation ne se limite pas simplement à protéger les valeurs naturelles ou architecturales d'un endroit, mais il s'agit de comprendre et de protéger les multiples facettes de la valeur et de l'histoire d'un endroit. La Fiducie a pour mandat de conserver le patrimoine sous toutes ses formes – de reconnaître et de soutenir le croisement et l'interaction entre le patrimoine culturel et naturel, matériel et immatériel.

Les paysages sont d'ordre culturel et naturel. Si nous protégeons un endroit de façon holistique – non seulement un bâtiment à la fois, mais les structures, les paysages, les quartiers, les bassins et les systèmes – nous offrons la possibilité d'avoir des collectivités dynamiques qui sont résilientes et peuvent s'adapter face au changement. Un paysage culturel sert de cadre de conservation qui gère la complexité et l'interrelation de ces systèmes et permet de protéger leur diversité et leurs valeurs. La conservation s'inscrit alors dans le cadre d'un exercice holistique qui tient compte de la diversité d'un lieu ainsi que de la diversité humaine au fil du temps.

Cette discussion suscite des tensions, car les valeurs, les objectifs et les besoins divergent. Quelles sont les valeurs que nous protégeons? Quels besoins? Quelles sont les conséquences de l'expansion, du logement, des systèmes de transport, des activités industrielles sur le paysage et vice-versa? Comment les usages traditionnels s'harmonisent-ils au désir apparent d'une société à repousser les limites du développement?

La protection d'un bâtiment patrimonial est déjà assez difficile. Comment assurons-nous la sauvegarde d'un élément aussi vaste et compliqué qu'un paysage? Il faut comprendre l'histoire d'un lieu – comprendre les gens qui l'ont créé en tenant compte du contexte et des valeurs qui leur sont

propres – afin d'en saisir l'essence. Cette interrelation complexe est définie dans la Déclaration de 2008 de l'UNESCO sur la sauvegarde de l'esprit du lieu :

*« Rappelons que l'esprit du lieu peut être défini comme l'ensemble des éléments matériels (sites, paysages, bâtiments, objets) et immatériels (mémoires, récits oraux, documents écrits, rituels, festivals, métiers, savoir-faire, valeurs, odeurs), physiques et spirituels, qui donne du sens, de la valeur, de l'émotion et du mystère au lieu. »*



Propriété Farmer (an 3000 avant notre ère) sur l'escarpement du Niagara. Ce sentier a été fermé afin de protéger l'ancien site archéologique.



District de conservation du patrimoine à Waverley, Thunder Bay.

Le canal de fuite et le paysage industriel dans lequel il se trouve à la station de pompage de la rue Fleet à Ottawa, un bâtiment protégé grâce à une servitude de la Fiducie.



District de conservation du patrimoine de la rue Draper, Toronto.



Mur irlandais de pierres sèches, historique, qui a été partiellement restauré sur l'île Amherst. Photo : Andrea Cross

Afin de sauvegarder l'esprit du lieu qui ressort dans un paysage culturel, l'on doit obtenir une compréhension globale et bien souvent avoir une nouvelle réflexion sur le lieu. On doit également cerner les menaces, sauvegarder les valeurs et en transmettre la signification aux générations futures pour préserver l'héritage culturel. Alors là seulement on peut élaborer des stratégies efficaces en matière d'intendance à long terme – en fonction des réseaux multigénérationnels, culturels et socioéconomiques. Les paysages peuvent devenir des outils d'éducation pour mieux comprendre les caractéristiques propres aux communautés ainsi que les mémoires communes des assises culturelles et géographiques qui ont été perdues.

Le National Parks Service des États-Unis tient compte de l'intendance des paysages culturels et conclut que : « Les avantages potentiels de la sauvegarde des paysages culturels sont énormes. Les paysages procurent des occasions de nature pittoresque, économique, écologique, sociale, récréative et éducative qui nous permettent de comprendre qui nous sommes en tant que personnes, communautés et nation. Leur sauvegarde de façon constante peut contribuer à améliorer la qualité de vie pour tous et, par-dessus tout, à donner un sens à un lieu ou une identité aux générations futures. » (Traduction libre)

Le géographe américain Pierce Lewis, dans son article « Common Paysages as Historic Documents » mentionne que : « la tentative de saisir le sens des paysages humains communs constitue une grande vertu. Cela nous permet d'être en alerte constante devant le monde qui nous entoure et nous demande d'accorder une attention non seulement à quelques éléments dans notre environnement, mais également au tout – l'ensemble du monde visible dans toute sa riche, glorieuse, belle complexité, mais également qui est également une source de désordre, de confusion et de laideur. » (Traduction libre)

Le passé nous habite toujours. L'histoire se construit au fil du temps et chaque strate contribue à nourrir le dialogue interculturel, à assurer la complexité et la richesse d'un lieu. Pour la Fiducie, ce modèle intégré de sauvegarde – qui tient compte d'un lieu pour l'ensemble de ses valeurs de nature historique, architecturale, archéologique, récréative, esthétique, naturelle et pittoresque – crée des communautés dynamiques et capables de s'adapter et de faire preuve de résilience devant le changement.

*Beth Hanna est directrice générale de la Fiducie du patrimoine ontarien.*

Alors que le recours à l'expression « paysage culturel » n'est pas répandu lorsqu'il est question de l'utilisation des terres des Métis, c'est un concept que M. Brian Tucker, titulaire d'un doctorat en écologie de l'Université de l'Alberta, emploie au quotidien dans ses fonctions à titre de directeur adjoint de l'éducation et du mode de vie auprès de la Métis Nation of Ontario.

Tucker affirme que « Nous pouvons imaginer les paysages culturels comme des lieux où les Métis ont exercé et continuent d'exercer notre mode de vie traditionnel et là où repose notre savoir ancestral au sujet du mode de vie. » Son intérêt à l'égard des paysages culturels n'est pas seulement d'ordre professionnel et théorique, mais il s'agit également d'un élément clé de l'identité des Métis et celle de sa communauté métisse dans la région de Fort Frances/lac à la Pluie.

Comme la plupart des communautés de Métis en Ontario, celle dans les environs de Fort Frances/lac à la Pluie a vu le jour le long d'une importante route servant au commerce des fourrures dans les années 1700 et 1800. Les paysages culturels des Métis ne se limitaient pas aux emplacements physiques là où des édifices étaient construits, mais ils comprenaient les régions où les Métis chassaient les animaux et récoltaient les plantes en faisant la cueillette, la chasse, la pêche et le trappage. Les cueilleurs métis voyageraient par voie terrestre ou maritime là où ils baliseraient les sentiers, auraient recours aux portages, aux voies navigables et à de fréquents lieux particuliers servant aux récoltes, à se loger, aux cérémonies et aux rassemblements familiaux. « Alors que leurs activités étaient subtiles et n'altéraient pas radicalement leur environnement, d'affirmer Tucker, l'intégration entre les gens et le lieu était totale. Cette intégration était très réelle et significative pour

## Les paysages culturels, le mode de vie et le savoir ancestral chez les Métis

Par Mike Fedyk

Brian Tucker avec ses enfants au lac à la Pluie en 2016. Photo : Brian Tucker

mes ancêtres métis et cette pratique continue à être très réelle aujourd'hui. » (Traduction libre)

Le peuple métis fait la récolte pour se nourrir, obtenir des herbes médicinales, des matériaux de construction et un revenu – et un lien spirituel l'unit à la terre et à l'eau. Tucker mentionne que : « De nombreux Métis aujourd'hui possèdent, ce que l'on nomme, le savoir ancestral. Ce savoir provient de nos ancêtres principalement grâce à des récits de bouche à oreille sur la façon de pratiquer notre mode de vie traditionnel et d'interagir correctement avec nos paysages culturels. » (Traduction libre)

Comme bon nombre de Métis en Ontario, Tucker et les membres de sa famille sont les gardiens d'une certaine partie de ce savoir ancestral. Depuis des générations, ils font la cueillette de produits sur les rives et sur l'eau du lac à la Pluie près de Fort Frances. Tucker précise que



Dans les années 1940, Agnes et Ed George, membres de la communauté métisse, dans les environs de Fort Frances avec leurs enfants près du lac à la Pluie.

« Notre nourriture provient encore des mêmes endroits que ceux utilisés par nos ancêtres et nous sommes unis à ce lieu grâce à nos histoires et à nos mémoires. Si vous visitez des communautés métisses en Ontario, vous constaterez qu'elles possèdent toutes des endroits comme celui-là. Les récits représentent une activité importante de notre identité métisse et il s'agit d'une union très concrète à la terre. » (Traduction libre)

Pour le peuple métis, les paysages culturels sont bien vivants et contemporains et il ne s'agit pas de reliques d'une époque révolue. Ils sont un lien vivant entre le passé, le présent et l'avenir. « Mon père, son père, son père avant lui et ainsi de suite avaient un lien à cette terre.

Aujourd'hui, mes enfants et moi empruntons les mêmes sentiers et naviguons sur les mêmes eaux qu'eux et, Tucker note avec émotion, qu'il s'agit d'un volet important de mon identité métisse.»

*Mike Fedyk est directeur des communications pour la Métis Nation of Ontario.*



Les membres de la famille Tucker avec d'autres cueilleurs métis au lac à la Pluie dans les années 1980. Photo : Brian Tucker

Pour apprendre à observer et à comprendre le paysage culturel, il faut voir comment les processus et les éléments naturels ont été modifiés ou améliorés dans le passé comme moyen de créer un mode de vie durable. J.B. Jackson, éducateur et auteur de renom au sujet des paysages vernaculaires, a dit un jour que « le paysage est l'histoire devenue visible. » Par cette réflexion sur le paysage culturel, on reconnaît qu'il y a beaucoup à voir et beaucoup à comprendre de notre passé.

En faisant un survol de la province, on remarque de nombreux signes – tant manifestes que subtils – d'activités naturelles et humaines passées. Ce constat est visible dans les types de végétation, les réseaux de circulation ainsi que les édifices et les structures qui composent notre paysage culturel. Même là où ont cessé divers usages du passé, certains des détails et des modèles peuvent persister et traduire un usage longtemps répandu. En outre, dans le

Certaines forces naturelles, dont le recul du champ de glace qui recouvrait une grande partie de l'Ontario, ont laissé une marque indélébile sur le paysage actuel. Le relief actuel, la topographie, les formations du sous-sol et le profil d'écoulement des eaux créé lors de la période glaciaire ont permis la réalisation de diverses activités humaines et ont donné lieu au paysage culturel que nous chérissons aujourd'hui. Le calcaire de l'escarpement du Niagara, le granit du Bouclier canadien et les plaines de till glaciaire fertile du sud-ouest de l'Ontario ont tous contribué à influencer la variété et le succès des types de peuplement toujours visibles aujourd'hui. En outre, les fermes en pierre typiques dans les comtés de Waterloo et Wellington sont construites à l'aide de calcaire extrait dans la région ou des pierres des champs et du granit provenant des eaux de fonte. Par contre, les comtés dans le sud-ouest de l'Ontario comptent peu d'édifices résidentiels en pierres et on utilise plutôt les ressources forestières qui foisonnent dans cette région.

# Lecture du paysage

Par Wendy Shearer

On remarque une plus grande sensibilisation aux paysages culturels grâce aux diverses politiques et procédures adoptées pour en assurer la protection et la conservation. Plusieurs types sont reconnus, conçus par l'homme, vivants (paysage relique et évolutif) et associatifs. (Consultez la fiche d'information révisée en novembre 2012 *Paysages culturels – Introduction* de la Fiducie du patrimoine ontarien pour obtenir des exemples et des références.) On compte des exemples de chacun de ces types de paysages qui sont interliés dans notre paysage actuel.

La Place Fulford à Brockville représente un excellent exemple de paysage culturel conçu par l'homme où l'étude d'un

paysage rural, des rangées d'arbres survivants d'épinettes de Norvège en plein champ indiquent l'endroit où était situé le cœur de la ferme avec ses nombreuses dépendances, l'étable, l'allée et la maison de ferme – toujours visibles bien après la démolition des structures.

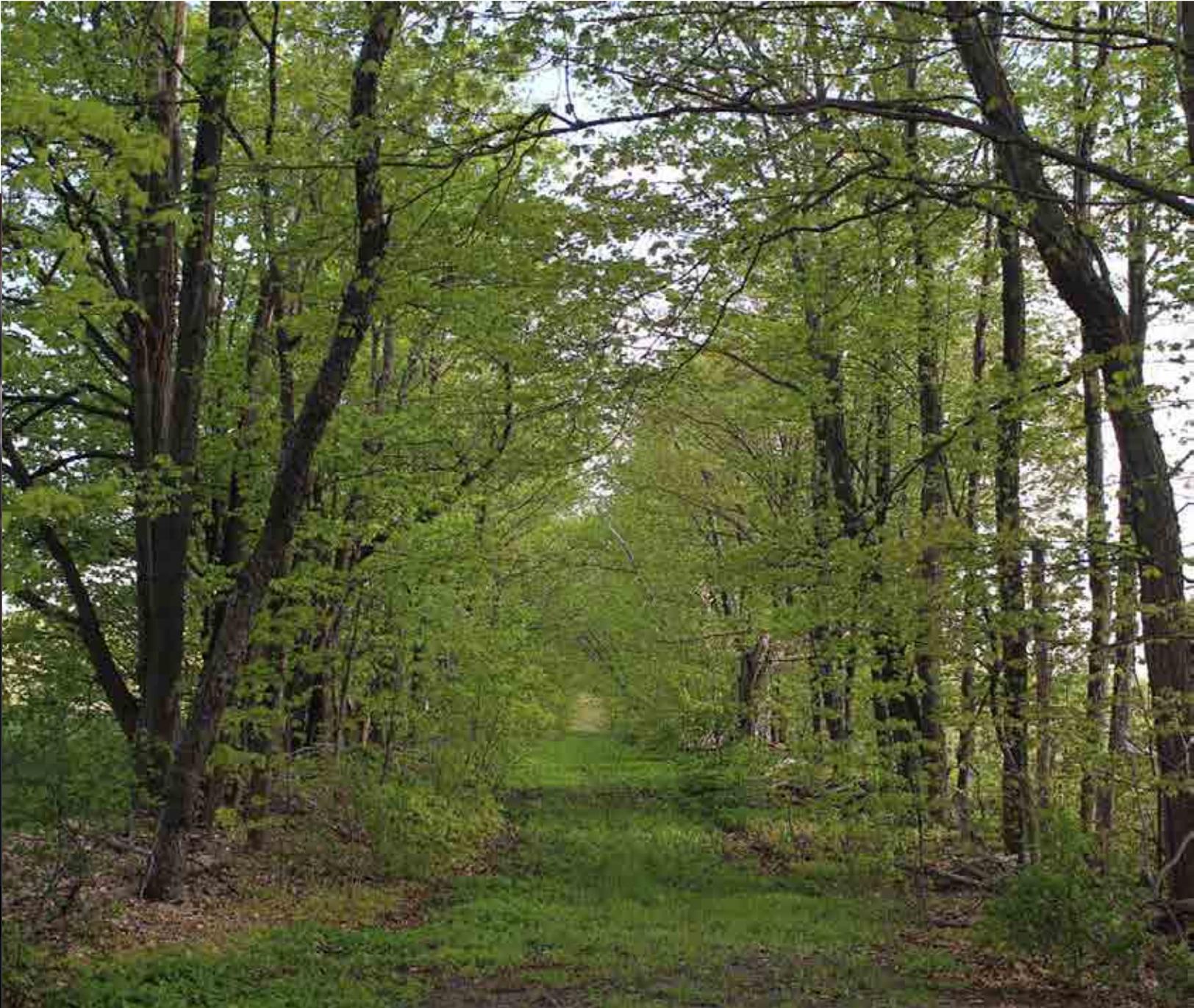
Il est utile d'être en mesure non seulement d'observer notre environnement, mais également de comprendre les influences de la nature, de l'économie et de la culture qui ont façonné notre société. Le paysage témoigne des activités humaines du passé qui ont contribué à la survie, à l'intendance et à la viabilité. On peut en tirer des leçons en saisissant comment les ressources ont été exploitées au fil des siècles et comment différentes périodes ont attribué diverses valeurs au paysage.

paysage actuel a confirmé de nombreux détails importants du jardin initial d'inspiration italienne qu'il fallait obtenir pour en assurer la conservation. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, la Fiducie a entrepris des travaux de remise en état de ce jardin du début du XX<sup>e</sup> siècle dans la cour latérale de la vaste résidence de George Fulford. La Place Fulford témoigne du style de résidence de campagne de l'âge d'or lorsqu'il était courant que les domaines donnent sur un jardin d'inspiration italienne. La pente naturelle de la propriété vers le fleuve Saint-Laurent a été grandement modifiée par l'ajout de plus de 5 mètres (16 pieds) de terre pour créer la terrasse qui s'impose.

Profitant des diverses archives composées de lettres, de photos, d'articles de journaux et les plans originaux Olmsted de 1902, le retour au jardin d'inspiration italienne est amorcé. L'endroit exact des plates-bandes géométriques était visible sur les photos subséquentes du jardin et sur place bien après qu'elles eurent été couvertes par une couche de gazon. À l'aide d'une recherche historique et des preuves visibles restantes sur place, les jardins ont été fidèlement restaurés.

Il est possible de lire le passé à partir des caractéristiques d'un paysage culturel évolutif et en évolution. Dans le sud-

ouest de l'Ontario, le long de la rive nord du lac Érié, on compte une suite continue de kilomètres de haies de cèdres entrelacées dans les champs. Ce paysage s'explique par l'histoire de la région où, en 1900, il ne restait que 20 p. 100 de la couverture forestière. De même, les concentrations de nutriments dans les sols sablonneux étaient peu élevées; le climat sec a causé une érosion du sol engendrée par le vent. La plantation active de brise-vent de conifères a été entreprise dans les années 1920 afin d'assurer le maintien du sol. Aujourd'hui, ces rangées de cèdres continuent de marquer de façon distincte le paysage agricole. Alors que les grandes



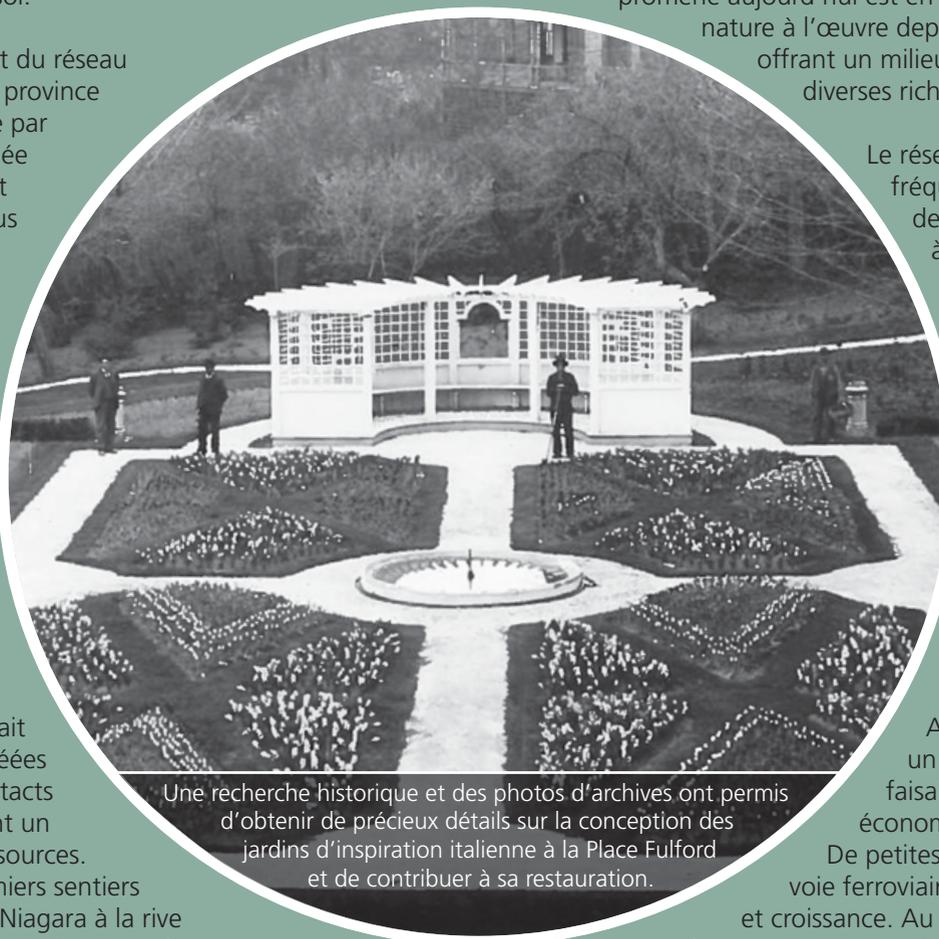
Alors que l'arpentage initial au comté de Prince Edward montre un réseau complet de routes, bien souvent la réserve routière ne demeurait pas accessible. Bien que l'information soit incomplète, cela ajoute quand même un intérêt visuel au paysage rural. Photo : Wendy Shearer

cultures n'ont cessé d'évoluer et de se diversifier depuis le tabac et la pomme de terre jusqu'au ginseng et à l'asperge, les preuves de cette pratique forestière sont visibles et enseignent aux membres de la communauté les riches leçons acquises au sujet de la gestion du sol.

Le tracé et l'alignement du réseau routier partout dans la province au début du XIX<sup>e</sup> siècle par les arpenteurs de l'armée britannique constituent l'un des vestiges les plus évidents des activités passées que l'on peut encore lire dans le paysage. Cette configuration structurée représente l'origine de la création de notre paysage agricole rural et les emplacements prévisibles des peuplements.

Dans certains cas, le réseau routier concordait au début des routes créées avant le début des contacts et celles-ci constituaient un lien direct entre les ressources. En outre, l'un des premiers sentiers reliant la péninsule du Niagara à la rive nord du lac Ontario traversait ce que l'on nomme aujourd'hui Burlington Heights – un pont terrestre partiel utilisé pendant des siècles par les Premières Nations et, au XIX<sup>e</sup> siècle, par les colons, dont Sir Allan MacNab pour le lieu historique national Dundurn, et au XX<sup>e</sup> siècle par Thomas McQuesten pour l'emplacement des Jardins botaniques royaux à l'entrée de Hamilton. La topographie de la région offre une vue remarquable des eaux de Cootes Paradise du côté de l'île et il y a Burlington Bay du côté du

lac et cette présence témoigne du relief créé par le retrait glaciaire. L'escarpement du Niagara crée un environnement naturel de protection permettant la présence de communautés végétales et animales rares et uniques. Le visiteur qui s'y promène aujourd'hui est en mesure d'admirer la nature à l'œuvre depuis des milliers d'années offrant un milieu qui a profité de diverses richesses au fil des siècles.



Une recherche historique et des photos d'archives ont permis d'obtenir de précieux détails sur la conception des jardins d'inspiration italienne à la Place Fulford et de contribuer à sa restauration.

Le réseau routier rural est fréquemment renforcé par des rangées d'érables à sucre. Ces rangées d'arbres nous rappellent de façon distinctive la pratique ancestrale d'arbres plantés en façade par les agriculteurs. L'observation de ces rangées d'arbres nous permet de saluer les gestes de nos ancêtres qui profitent à l'ensemble de la collectivité.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un vaste réseau ferroviaire faisait partie du cadre économique de la province.

De petites collectivités bordant la voie ferroviaire ont connu prospérité et croissance. Au XX<sup>e</sup> siècle, à la suite de changements apportés au mode de transport, de nombreuses voies sont disparues, et des signes de ce passé sont encore visibles dans le paysage.

Alors qu'il est plus facile d'observer le tracé aligné des routes, des édifices et de la végétation, il est également important de reconnaître la signification des détails des vestiges dans le paysage. Par exemple, tout comme le type de matériau de construction utilisé dans les structures vernaculaires traduit

les matériaux locaux disponibles et le travail artisanal de l'époque, d'autres détails liés au paysage nous informent beaucoup sur l'histoire du développement local. Dans l'est ontarien, en outre, il était courant de concevoir une clôture en cèdre en forme de zigzag ou de trépied, qui était directement fixée au sol. Ailleurs en Ontario, les clôtures de cèdre étaient fixées à des piquets installés au sol et des traverses étaient ajoutées entre chaque section. Cette pratique modifiée indique des changements dans la géologie du substratum rocheux et la profondeur de la couche arable. L'observation des différents types de clôtures révèle l'ingéniosité et l'efficacité du constructeur.

La lecture du paysage représente une façon utile d'apprécier les activités qui ont laissé leur marque sur

l'environnement. Cependant, l'observation à elle seule ne peut servir à dresser l'histoire intégrale d'un lieu. Les ressources historiques – photos, récits de Tweedsmuir, cartes d'assurance, dossiers de recensement, registres fonciers et publications d'histoires locales – peuvent combler l'information manquante sur la façon dont le paysage culturel a été formé. Dès que les antécédents sont recueillis, une autre visite pour observer encore une fois les vestiges et les caractéristiques du paysage s'impose afin de mieux apprécier les divers éléments qui composent le paysage culturel.

*Wendy Shearer, FCSLA, ASLA, CAHP, est architecte paysagiste et spécialiste du patrimoine culturel à Guelph, en Ontario.*



Clôture de perches en cèdre traditionnelle, vue de Pinhey's Point à Ottawa, qui fait l'objet d'une servitude de la Fiducie.

# Je ne chasse pas sur votre terre agricole ... vous faites de la culture sur mon territoire de chasse

Par Paul General

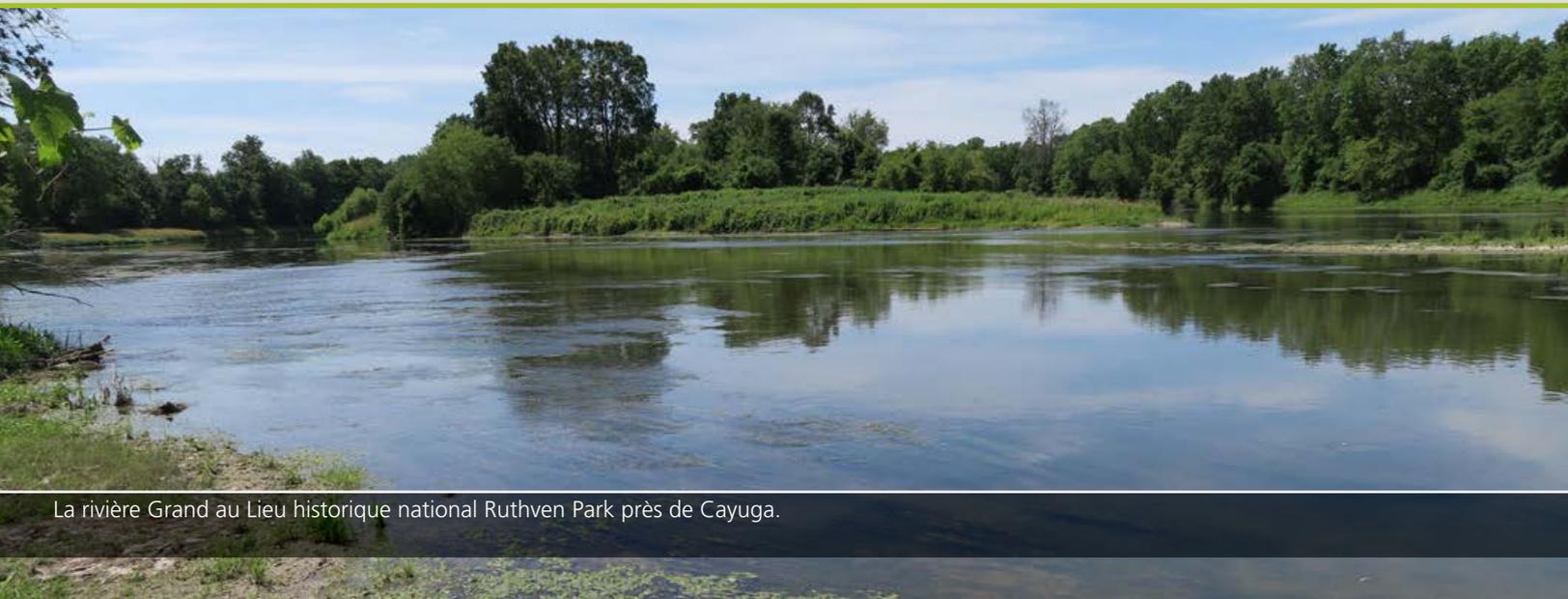
Mon peuple – les Haudenosaunee – vit sur le territoire le long de la rivière Grand depuis des millénaires tandis que d'autres origines culturelles habitent ici depuis la période glaciaire. Nous croyons que notre créateur nous a fait don de ce territoire et nous y avons vécu depuis toujours.

Le territoire le long de la rivière Grand a subi de nombreux changements depuis le recul des glaciers – la flore, la faune et le climat ont changé. Les Premières Nations se sont adaptées à ces changements et elles ont prospéré grâce aux richesses que nous a données notre créateur. Et nous lui en rendons grâce tous les jours.

Mais avant que les pionniers puissent apprivoiser la terre, la vallée de la rivière Grand était un lieu tout à fait différent et méconnaissable. Les membres de mon peuple auraient vécu dans de longues maisons en écorce. La longueur de certaines de ces maisons pouvait atteindre 100 pieds et bon nombre d'entre elles auraient été constituées de villages de plusieurs centaines, voire de milliers, d'occupants. Ces villages auraient été situés

près de sources d'eau – servant à l'alimentation, à l'irrigation et au transport. Nous aurions pêché et récolté des plantes servant à l'alimentation et de traitement médicinal. Nous aurions utilisé le produit de la chasse comme denrées, vêtements et outils. Il n'y avait aucune perte. Les arbres étaient en abondance et diversifiés et nous en retirions divers avantages et ils servaient de refuge aux animaux et aux oiseaux qui existaient à l'époque – loups, wapitis du sud, ours noirs et orignaux – une communauté d'animaux sensiblement différente de celle d'aujourd'hui. On comptait tellement d'arbres que l'on pouvait littéralement se promener du lac Érié au lac Huron sans quitter la forêt.

À cette époque-là, le climat aurait été nettement différent aussi – pas aussi rigoureux qu'aujourd'hui – et nous aurions reconnu les avantages que nous procurent les saisons en rendant grâce par l'organisation de cérémonies, d'activités dansantes et festives. Nous aurions reconnu les redoutables tonnerres qui annoncent la pluie qui donne la vie. Nous aurions remercié le soleil qui nous réchauffe et de tous les produits qui peuvent être cultivés sur la terre mère. Nous aurions fait preuve de reconnaissance de tous les



La rivière Grand au Lieu historique national Ruthven Park près de Cayuga.



La rivière Grand (<https://flic.kr/p/Rk6Xe>), image utilisée en vertu de CC BY-NC-ND 2.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/>).  
Photo : Ann et Peter Macdonald

gouvernement qui ont octroyé des permis d'autorisation et en faisant appel à des conseils juridiques et à des avis d'experts.

Toute cette transformation a eu de lourdes retombées négatives sur les activités culturelles ancestrales des Premières Nations, telles que la chasse, la pêche et la récolte. On a assisté à la disparition de la forêt et la terre appartient maintenant à des propriétaires privés et a fait l'objet d'une importante altération; les plantes médicinales sont plus difficiles à trouver; la présence d'animaux n'est plus abondante et des conflits ont émergé alors que nous essayons de perpétuer notre culture.

L'harmonisation du savoir ancestral à la science occidentale n'est pas une mince tâche, car cette science hésite à abandonner son emprise sur le milieu de l'enseignement et les gouvernements sont réticents à délaissier leur contrôle des avantages financiers potentiels. On m'a dit un jour « les Autochtones possèdent des richesses territoriales, mais peu de connaissances. » (Traduction libre) Comment peut-on modifier ce schème de pensée? Nous commençons par faire preuve de persistance et de patience en donnant l'exemple. Si l'on effectue une recherche du bassin des Grands Lacs sur Google et que l'on agrandit la carte tout juste au sud de Hamilton, on constatera une petite parcelle de forêts caroliniennes entourée de fermes – là où sont situées les Six Nations de la rivière Grand. Nous pouvons contribuer à assurer la reforestation de ces terres – non seulement pour les Six Nations, mais également dans les comtés environnants où le couvert forestier a été réduit à 11 ou 12 p. 100 par rapport à ce qu'il était auparavant. En donnant l'exemple, nous pouvons, espérons-le, modifier les attitudes tant au niveau politique que local.

*Paul General est agent de la protection de la faune auprès des Six Nations de la rivière Grand.*

bienfaits que le créateur nous offre – comme nous le faisons toujours aujourd'hui. Il s'agit de l'enseignement que nous avons reçu.

Malheureusement, aujourd'hui, il est plus difficile de rendre grâce. Cette terre ayant commencé à être nourrie d'idées par les Occidentaux sur l'utilisation de la terre, l'idée de la domination de l'homme sur la nature et de la transformation au gré de ses besoins est devenue la norme. L'idée de laisser un champ se renaturaliser est réputée être peu économique. La croyance selon laquelle l'ensemble de la terre doit nous procurer un certain produit est une notion occidentale. Les arbres sont devenus un obstacle pour l'exercice de toutes sortes d'activités – de l'agriculture à la construction de routes et de villes. L'industrie forestière a progressé alors que l'on abattait davantage d'arbres dans la vallée de la rivière Grand. Les forêts ont été abolies de façon si fructueuse que l'on ne peut plus marcher d'un lac à l'autre sans quitter la forêt. Aujourd'hui, on peut se promener d'un lac à l'autre sans quitter d'interminables zones agricoles bâties.

Ces changements sont survenus dans un laps de temps relativement court. Alors que nous avons toujours pu nous adapter, il a été plus difficile de nous adapter aux grandes transformations le long de la rivière Grand. La conversion non contrôlée de la forêt en terre agricole, en zones urbaines, en puits d'agrégats et en propriétés privées – tout cela dans l'intérêt de l'esprit de pionnier ou du soi-disant progrès – s'est produite avec la bénédiction des divers paliers de



# La transformation du paysage de l'agriculture

Par Matthew Somerville

Une grange du XIX<sup>e</sup> siècle à Richmond Hill (aujourd'hui démolie).

Avoir grandi sur une petite ferme familiale, j'ai été témoin des avantages et des retombées de la technologie sur les paysages agricoles.

Dans les années 1980, notre étable était remplie de milliers de ballots carrés. Ensuite, notre famille a fait l'acquisition d'une presse à balles rondes – ce qui a permis d'éliminer le travail manuel relatif à la fenaison et les étables à étages. En l'espace d'une décennie, les étables à étages – l'une des images visuelles les plus distinctives des fermes – n'avaient plus de grande utilité. En raison d'une utilisation marginale et de coûts élevés d'entretien, ces structures se sont depuis détériorées. Ce seul changement technologique dresse un aperçu des forces qui ne cessent de façonner le paysage agricole de l'Ontario.

Photos : Matthew Somerville.

Pour les agriculteurs, notre paysage agricole en est un bien vivant qui ne cesse de se transformer en raison de l'innovation et de changements économiques. À titre de professionnels du patrimoine, nous pouvons observer avec désarroi le déclin et l'abandon des étables. Le savoir-faire et le lien physique avec notre passé ne peuvent renaître une fois qu'ils sont perdus. Mais, pour les agriculteurs, peu d'attention est accordée au sentiment de nostalgie – et aucune valeur monétaire n'appartient au passé.

La création de la ceinture de verdure constitue une grande contribution stratégique de l'Ontario visant à assurer la protection des paysages agricoles. Son principal objectif, cependant, n'a jamais consisté à la protection des paysages culturels, mais plutôt à la protection des terres agricoles. Comme on le reconnaît



Une infrastructure agricole à l'abandon à Markham.

dans le récent rapport de Crombie sur la ceinture de verdure, il faut mieux protéger les biens du patrimoine culturel. Mais à quelle fin doit-on mieux les protéger? Et ces mesures de protection ne doivent-elles pas être élargies à tous les secteurs en Ontario?

Le meilleur moyen de mieux protéger les paysages culturels consiste à réduire les obstacles pour les nouveaux agriculteurs, à favoriser un élan de réutilisation adaptée et à encourager l'innovation agricole. Beaucoup de personnes sont intéressées à l'agriculture, mais l'accès à la terre, au capital et à la formation représente un obstacle de taille. La moyenne actuelle de la superficie des fermes atteint 314 hectares (778 acres), ce qui est impossible à gérer pour les débutants. Même si l'on peut acquérir une terre agricole, un dépôt de 30 p. 100 est exigé pour être admissible à une hypothèque. Aux États-Unis, il a été démontré que les mesures utilisées par les banques Land Banks qui fournissent des incitatifs fiscaux pour avoir fait don d'une terre agricole permettent de conserver l'intégrité des paysages agricoles tout en réduisant les obstacles à l'accessibilité. Il existe des organismes, dont la fiducie Ontario Farmland Trust, mais les avantages fiscaux ne sont pas les mêmes et les incitatifs à faire don d'une terre, outre que par altruisme, sont limités. Des organismes, comme le programme, FarmStart, forment de nouveaux agriculteurs, mais encore là leur capacité à accepter des demandeurs est limitée par la quantité de terre agricole disponible. De simples changements aux programmes en place, comme le Programme des dons écologiques, visant le don d'une terre agricole en vue d'une réduction de l'impôt sur le revenu – contribueraient grandement à remédier à cette situation.

L'incitation à remettre en état d'anciennes structures agricoles représente un autre obstacle à la sauvegarde des paysages agricoles. En raison des modifications apportées en 2007 au Code de prévention des incendies de l'Ontario et par la suite

au Code du bâtiment de l'Ontario, la réutilisation des structures agricoles est difficile à mettre en œuvre et la responsabilité s'y rattachant incombe maintenant au chef municipal du service du bâtiment. En 2012, le Bureau du commissaire des incendies de l'Ontario a fait parvenir une mise en garde à toutes les municipalités de l'Ontario pour les informer que les étables ne doivent pas servir de lieu de rassemblement. Certaines municipalités avant-gardistes trouvent des moyens de surmonter ces obstacles, mais les municipalités doivent démontrer une volonté d'innovation. Les coûts de ces obstacles ne sont pas exorbitants, mais il faut faire preuve de leadership.

En ma qualité de planificateur en conservation du patrimoine, mon travail au quotidien est lié aux paysages agricoles qui renferment une valeur patrimoniale potentielle. Le manque d'options stratégiques, cependant, limite la capacité d'en assurer la conservation et d'innover. Les promoteurs qui possèdent une parcelle de terre dans la ceinture de verdure sont disposés à attendre le moment propice. Cela engendrera une perte constante d'occasions d'intégrer les collectivités urbaines et rurales en un tout ainsi que la diminution continue des ressources agricoles à valeur patrimoniale.

Il existe des outils et des ressources pour modifier notre trajectoire actuelle. Cependant, il faut en manifester le désir et adopter une démarche coordonnée pour concrétiser le tout. D'ici là, le meilleur produit qui proviendra de bon nombre d'agriculteurs en Ontario sera des planches de grange.

*Matthew Somerville est urbaniste et planificateur de la conservation du patrimoine à la ville de Richmond Hill. En tant qu'agriculteur de cinquième génération, Somerville manifeste un vif intérêt concernant le lien qui existe entre les collectivités en milieu urbain et rural ainsi que l'avenir de l'agriculture dans des zones à proximité des milieux urbains.*



L'historique ferme McVean à Brampton est gérée par FarmStart. Elle est un excellent exemple d'exploitation agricole près d'un milieu urbain qui mobilise le public par ses programmes.



La maison datant d'environ 1850 où est né mon grand-père et la ferme où il reste toujours à 94 ans.

# Nochemowenaing

Il n'est pas nécessaire de passer par ici



## Une entrevue avec Anthony Chegahno

La Fiducie du patrimoine ontarien ainsi que la Première Nation chippewa de Nawash sont coresponsables de l'intendance des terres au nord de la Péninsule Bruce qui font partie d'un paysage culturel autochtone que l'on nomme Nochemowenaing. Ces terres fragiles sur le plan écologique sont sacrées pour les peuples Anishinaabe. Sean Fraser de la Fiducie vient de s'entretenir avec l'aîné Nawash Miptoon (Anthony Chegahno) à Nochemowenaing au sujet de la signification spéciale et de l'importance de ce lieu.



Vue de Nochemowenaing depuis le versant nord au sommet de l'escarpement du Niagara.

**Sean Fraser :** Pourquoi Nochemowenaing est-il important pour vous, pour le peuple Nawash et Anishinaabe?

**Miptoon :** Ce lieu est très sacré pour le peuple Anishinaabe, en particulier chez les membres de ma communauté, Neyaashiiningmiing (Cape Croker). Avant les premiers contacts avec les Européens, les Autochtones d'Anishinaabe se servaient de ce lieu pour la tenue de diverses cérémonies – pour regrouper les personnes malades et souffrantes, mais il servait également de lieu de dernier repos où ils pouvaient faire la paix avec le créateur. Nochemowenaing est un lieu vénéré où nous nous réunissons pour notre voyage vers les peuples des étoiles. Nul ne peut s'y aventurer sans obtenir d'autorisation ou traverser ce lieu sans but précis. Lorsque nous venons ici, nous devons faire offrande de tabac et suivre de façon sacrée les traces que nous ont transmises nos ancêtres. On y trouve diverses plantes médicinales dans ce paysage qui nous a été donné par le créateur. Même d'aussi loin que le Wisconsin et le Michigan, les peuples d'Anishinaabe ont entendu parler de ce lieu... je crois que notre connaissance de ce lieu a été transmise de bouche à oreille. Alors que

nos ancêtres faisaient du commerce à l'échelle des Grands Lacs, ce savoir a été échangé avec d'autres communautés et c'est la raison pour laquelle il m'a été transmis... Nous devons faire preuve d'ouverture d'esprit et de précision sur nos idées préconçues de ce qu'est le paysage. Si la terre est examinée comme un produit, elle le restera toujours. Mais, si nous étudions le paysage comme la communauté... alors nous pouvons commencer à l'aborder comme un lieu sacré. Nul ne devrait être propriétaire de ce lieu, car il s'agit d'un endroit de communion et les valeurs communautaires qui s'y rattachent sont précieuses... Nos ancêtres reposent ici et des récits y sont bien ancrés et s'inscrivent dans l'imaginaire de nombreux aînés. Ce lieu doit toujours être vénéré avec le plus grand des respects.

**Sean :** Quels sont les défis à relever afin de préserver le paysage et le sens de Nochemowenaing?

**Miptoon :** La sauvegarde est une notion que nous, en tant qu'êtres humains, devons apprendre. Nous devons également apprendre que la terre ne peut être réellement appartenir à quelqu'un et que, en tant que peuple



La plage de galets sur les rives de la baie Georgienne à Nochemowenaing.

d'Anishinaabe, nous accueillons tous les gens à bras ouverts et les invitons à venir se promener et à observer les choses que je vois ici maintenant. Nous allons toujours les chérir et les conserver, car nos ancêtres nous ont déclaré : « honore les paroles qui t'ont été transmises. » (Traduction libre) C'est ce que j'essaie de faire alors que je fais de l'enseignement et j'échange avec vous aujourd'hui. Il est crucial de comprendre le caractère sacré que je ressens lorsque nous marchons sur la terre. Je crois que nous devons protéger ce lieu au mieux de notre capacité Il ne devrait plus y avoir de développement ici. Je vais toujours ressentir le grand esprit qui plane sur Nochemowenaing.

**Sean :** Avant l'arrivée des Européens, comment le territoire était-il départagé entre les divers peuples, bandes et nations autochtones?

**Miptoon :** Il n'existe aucune expression anishinaabe pour décrire l'appartenance d'une terre. Tout était mis en commun. Tout était détenu en fiducie. Oui, nous avons des conflits, mais la terre n'appartenait pas à proprement dit à des particuliers ni à de grandes entreprises. La terre servait à tous pour s'y promener, avec respect, honnêteté ou tout simplement pour rendre grâce au créateur pour toutes les bonnes plantes, les bons arbres et tout ce qui nous était donné. Nous tenons la terre en haute estime et voilà le message que je désire transmettre aux générations à venir... Dès que nous croyons qu'il y a appartenance de la terre et que nous affichons un écriteau indiquant qu'il est interdit de passer, alors nous ne pouvons plus nous y promener. En ce faisant, nous perdons l'unicité avec les êtres humains... Nous ne tendons plus l'oreille aux enseignements de la nature et nous oublions le passage de ce qui forme un tout. Lorsque nous abandonnons l'unicité, nous perdons l'unicité avec la nature et la nature devient donc un produit d'exploitation. Lorsque nous sommes en communion avec le paysage, il reste tel quel. C'est ce que je porte dans mon

cœur. Je ne veux pas être témoin d'édifices sur l'ensemble du territoire. Si je le souhaite, je me rends à Toronto ou dans une autre grande ville, mais je veux préserver le caractère de « Pune-nay » qui signifie, dans notre langue, pour toujours.

**Sean :** Que devrait connaître et reconnaître l'ensemble de la population canadienne au sujet de ce paysage spécial?

**Miptoon :** J'espère qu'elle ne ferme pas les yeux devant la réalité du caractère sacré et qu'elle abandonne toute idée préconçue selon laquelle la terre sacrée devrait être exploitée. Certaines personnes estiment qu'il s'agit là d'un bon argument pour construire des maisons et des chalets, mais ce n'est pas le cas. J'espère que nous apprenons à visiter ce lieu de façon respectueuse lorsque nous venons ici. Et que nous laissons la nature s'adresser à nous et que le créateur puisse communiquer avec nous et nous livrer ce message : « ce lieu est spécial, c'est ici où vivent nos ancêtres. » (Traduction libre) Tous les Canadiens doivent délaissier leur... attitude négative envers le peuple Anishinaabe. Une fois que cela est fait, je crois que, partout en Ontario et au Canada, nous pouvons en venir à trouver une solution et apprendre à marcher sur le chemin de l'unicité... [Nochemowenaing] n'est pas un lieu pour les archéologues en quête d'artéfacts ni pour les visiteurs. Il devrait toujours s'agir d'un lieu sacré qui est vénéré et sauvegardé... Un aîné qui est venu en ce lieu m'a dit un jour qu'il n'avait pas besoin de se rendre directement à Nochemowenaing. Il m'a affirmé « je n'en ressens pas le besoin. Faites juste m'en parler et cela suffira. » (Traduction libre) J'ai été honoré du respect qu'il m'a témoigné. Je sais vraiment apprécier les gens qui n'ont pas à se rendre directement sur place et qui vibrent seulement à l'écoute des paroles. De cette façon-là, le sens s'imprègne plus profondément dans votre cœur. Prêtez l'oreille aux ancêtres et aux aînés qui nous racontent leur témoignage de Nochemowenaing. Il n'est pas nécessaire de passer par ici.

Consultez le site [heritagetrust.on.ca/qp](https://heritagetrust.on.ca/qp) pour obtenir la version intégrale de cette entrevue.

*Anthony Chegahno, dont le nom anishinaabe est Miptoon, est un aîné, un résident de Neyaashiiningmiing et un ancien conseiller de bande pour la Première Nation chippewa de Nawash.*

# Paysages industriels à valeur culturelle :

## fragiles et fugitifs

Par Christopher Andreae

Il peut être difficile d'apprécier les paysages industriels à valeur culturelle en raison de la diversité des lieux et des événements industriels. L'écart entre les paysages en milieu rural et urbain que l'on décrit dans les paragraphes suivants dresse un aperçu des processus qui y ont contribué.

Les paysages industriels historiques types en milieu rural sont axés sur l'agriculture et l'exploitation forestière et minière. Pendant environ 30 ans, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les carrières le long de l'escarpement du Niagara à Forks of the Credit fournissaient à Toronto et aux régions environnantes des pierres de construction de haute qualité – et mentionnons notamment l'édifice de l'Assemblée législative à Toronto. Le calcaire transformé, qui recouvre le grès, représentait une industrie minière. À titre d'exception, il y avait le nouveau four que l'on nommait le four Hoffman qui a été brièvement exploité dans les années 1890. Ce concept était largement répandu pour la cuisson des briques, mais il s'agissait du seul exemple de four à chaux au Canada. L'exploitation de ces industries de la pierre a été de courte durée. En 1900, on avait dû cesser les activités liées aux tramways, aux fronts de coupe dans les carrières, aux chemins de fer inclinés et aux hangars et, après que 20 autres années eurent passé, les structures étaient en grande partie enfouies sous les buissons.

Le paysage des carrières s'était suffisamment tempéré en 1930 pour inciter A.J. Casson à peindre le portrait de la scène. Aujourd'hui, les ruines ternes et mystérieuses du four Hoffman en plus de la roche stérile, de l'équipement rouillé et des terrassements de la plateforme du tramway, sont jonchées dans les sous-bois – en harmonie avec la nature.

L'exploitation minière et les activités de fonderie à Deloro étaient relativement différentes. Le tout se déroulait sur la rivière Moira près de Marmora et cela relate en partie la première ruée vers l'or en Ontario en 1866. Heureusement, d'un point de vue commercial, le minerai avait une forte concentration en arsenic. Alors que l'exploitation de l'or n'était pas rentable, le marché pour la vente d'arsenic était considérable et Deloro a été, pendant de nombreuses années, le seul producteur d'arsenic en Amérique du Nord. Alors que l'exploitation minière y a cessé en 1903, le paysage est défini par des puits de mine, des usines de fusion et de broyage et une cité ouvrière.

Encore là et de façon fortuite (pour les propriétaires), le cobalt – également à forte concentration en arsenic – venait d'être découvert à Cobalt au nord de l'Ontario. Deloro utilisait des moyens technologiques

Le mur ouest du four Hoffman.

en matière de fusion et, de 1907 à 1961, le minerai était transporté par train à Deloro pour en assurer la transformation. Pendant de nombreuses années, l'arsenic était un produit lucratif, mais le marché s'est en fin de compte effondré et, par la suite, l'arsenic a été abandonné.

La dernière étape de l'évolution du paysage à Deloro a eu lieu en 1979 lorsque la province – ayant acquis la propriété laissée orpheline – a adopté un programme de décontamination d'une durée de 40 ans des propriétés industrielles les plus contaminées de l'Ontario. À la fin des travaux en 2014, un nouveau paysage transformé avait complètement effacé le passé historique et périlleux de cette ville. Les vestiges de la ville industrielle existent toujours malgré tout à l'extérieur de l'ancienne zone minière.

Les paysages industriels en milieu urbain les plus à risque aujourd'hui sont ceux qui ont été créés avant la Première Guerre mondiale. On les retrouve dans les centres urbains près des zones résidentielles et ils sont habituellement situés là où il existe un accès ferroviaire. Le paysage industriel moderne est situé le long des autoroutes de la série 400 en périphérie des villes.

Ce mouvement migratoire a contribué à la désuétude du noyau industriel et à la modification du paysage. Dans bon nombre de villes, chaque édifice industriel a été intégré au tissu urbain à des fins commerciales ou résidentielles. Mais, le paysage des usines compactes transformant les marchandises en produits commerciaux – avec le bruit, l'odeur et la circulation s'y rattachant – n'existe plus. Dans d'autres villes, comme à London et à Brantford, le district industriel survit toujours sur le plan physique, mais il est délaissé en attente de renouveau.

Quelques paysages industriels du noyau urbain continuent cependant à prospérer. La rue Burlington à Hamilton est située au beau milieu de ce paysage le plus imposant en Ontario. On y retrouve deux aciéries (l'une est en exploitation et l'autre est fermée), des raffineries, des usines de fabrication, d'entreposage et des infrastructures pour le matériel de transport par voie ferroviaire, terrestre et maritime. Ce paysage est stable pour le moment, mais la production d'acier est une entreprise concurrentielle sur la scène internationale et l'économie pourrait changer la donne.

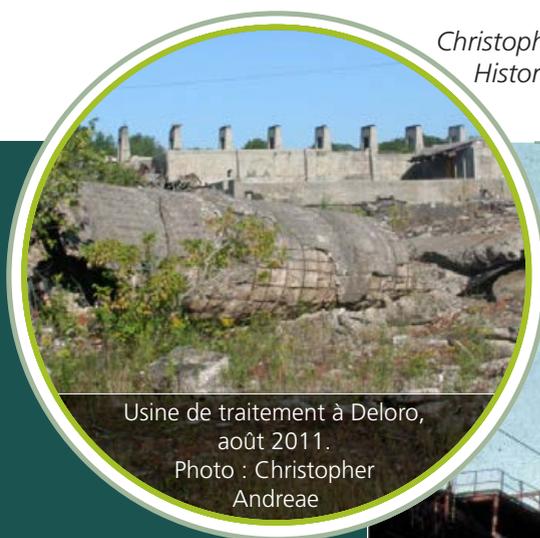
Le milieu industriel rural, pourvu qu'il soit sécuritaire, est habituellement laissé lentement à l'abandon. La même option n'est pas offerte aux paysages industriels urbains. Outre la valeur de la terre et les risques physiques de l'abandon d'une propriété, la dégradation du milieu urbain est généralement inacceptable sur le plan esthétique.

L'activité industrielle au cours des 150 dernières années a contribué à la création de paysages distinctifs à l'échelon rural et urbain en tenant compte des opinions socioéconomiques du jour. On a assisté à l'évolution de nouveaux paysages au cours des dernières décennies qui reflètent nos valeurs actuelles. Au fil du temps, il reste la continuité et le changement dans la façon dont les paysages industriels à valeur culturelle ont évolué.

*Christopher Andreae, Ph.D., est archéologue industriel professionnel, historien et directeur de Historica Research.*



L'usine McCormick à London (décembre 2014) était autrefois une industrie phare. Photo : Christopher Andreae



Usine de traitement à Deloro, août 2011. Photo : Christopher Andreae



Haut fourneau Stelco à Hamilton, 1987. Photo : Christopher Andreae

# Où trouve-t-on qui nous sommes

Par Gerald Hill

« Demander à un poète de parler paysage – culturel ou autre – c'est comme demander à la bière ce qu'il en est du verre. C'est ce qui nous retient ensemble. »



Qu'est-ce que je veux dire par le *paysage nous retient ensemble*? En ouvrant les yeux, nous voyons la lumière. Nous ouvrons la bouche, nous respirons l'air ambiant. Ces simples fonctions nous permettent d'admirer le paysage en premier. Déjà, je vais rectifier le tir. Le battement de cœur de la mère qui berce l'utérus, voilà notre tout premier paysage. Notre premier rayon de lumière est l'obscurité; la température et le son représentent les premiers rythmes qui nous entourent. Le paysage – les premières sensations qui nous imprègnent – semble être une simple lecture de la situation. C'est le lieu de notre naissance et là nous avons toujours été.

Si cette affirmation est difficile à croire, la prochaine le sera également : le paysage en tant que cause à effet de qui nous sommes. Mais maintenant, la question devient plus complexe, car je peux seulement m'exprimer en mes propres mots au sujet de *mon* propre paysage – ma reconnaissance de la topographie, de la génétique, de l'histoire, de la famille, de la personnalité, de la communauté, les diverses œuvres. Dans ces mots-là, je transfère ma notion de paysage de ce que c'est vers à quoi ça sert, de la notion physique à culturelle.

Un paysage culturel s'exprime en un concert de voix. Prenons l'exemple du « Paradis d'une folle » à Toronto, Centre des artistes en résidence Doris McCarthy. Plusieurs récits – chacun comportant son propre vocabulaire, caractère et délice – réclament l'attention de l'artiste ici. Quiconque peut être aussi vital, que productif, peu importe la forme qu'exploite l'artiste, que le prochain. Voici une brève liste : le développement urbain de Scarborough, l'écologie des Grands Lacs, la géologie des falaises, l'exercice pictural de McCarthy elle-même, les réalités administratives du programme et, n'oublions pas, ce que fait la nation des oies. C'est l'œuvre de toute une vie! Il en va de la transformation ou du tempérament changeant du poète, à savoir à quelle voix il ou elle se consacre le plus.

En outre, nous pouvons être captivés par l'histoire des maisons valant plusieurs millions de dollars qui ont été construites sur une terre qui un jour ou l'autre basculera dans le lac Ontario. Lorsque Doris McCarthy a fait construire son premier chalet (dans les années 1940), il n'existait rien dans son triangle de terre – là où le ravin rejoint le sommet de la falaise et Kingston Road – qu'une crête et une colline boisée. C'est seulement au cours des dix ou vingt dernières

années que l'on a construit sur la route menant vers la propriété de Doris, en particulier du côté de la falaise, des maisons appartenant à de riches propriétaires. Ces propriétaires, cependant, se sont vite rendu compte que les falaises de Scarborough empiétaient chaque année d'un mètre sur leur terrain. Une pression est exercée auprès de l'autorité riveraine. Une digue au coût de 10 millions de dollars permet de sauvegarder la base des falaises, ce qui permet de ralentir l'affaissement au sommet. Cependant, les falaises continueront à s'affaisser et elles seront remplacées par une pente de plus en plus graduelle alors qu'il y a une accumulation de la terre qui tombe. Sur le plan économique, les falaises engendrent une valeur et des coûts.

Pour la plupart de mes jours passés au « Paradis d'une folle », le *temps* décrirait bien ce que j'ai vu, peu importe les pensées qui me viennent à l'esprit même au plus rapide des regards plongés sur l'étang ou vers la façade de la falaise. Les forces qui ont engendré les collines jouent un rôle destructeur. De toute façon, la beauté continuera à attirer les artistes ici. Alors que la fine poussière des falaises peut être ressentie dans nos moustaches et aperçue sur nos tables de verre, que nous avons nettoyées hier, la véritable menace d'affaissement aux abords est ce qui suscite notre admiration ou, du moins, ce à quoi nous ne pouvons résister.

Pour les poètes, c'est toujours le langage qui active le paysage. De quoi d'autre peut-il être question? Qu'il s'agisse d'une chaleur qui se dégage d'un patio ou de spéculer, à savoir si Doris McCarthy utilisera une feuille ou une toile maintenant, le paysage est exprimé par des paroles ou des écrits. J'entends le tonnerre, mais je ne peux apercevoir le ciel à l'ouest. Je ne sais pas si le parasol va tenir le coup. Mais peu importe quoi ou quand, je sais que l'information est véhiculée dans le langage, un récit.

Les poètes y sont dans leur élément. Comme si un endroit raconte une histoire, l'une parmi tant d'autres – et comme une histoire doit être entendue ou racontée, un poète est attiré vers le « Paradis d'une folle » et ses paysages.

*Gerald « Gerry » Hill est auteur et poète de la Saskatchewan où il est le poète officiel de la province. Hill a été l'un des premiers artistes à participer au Programme des artistes en résidence Doris McCarthy de la Fiducie en 2015.*

# Paysages culturels : défis et nouvelles orientations

Par Lisa Prosper



Les chaînons Richardson, aux Territoires du Nord-Ouest, font partie de la vaste voie migratoire transfrontalière de la harde de caribous de la Porcupine et il s'agit d'un exemple d'un grand paysage. Photo : Lisa Prosper

L'expression « paysage culturel » a vu le jour dans le lexique sur le patrimoine au début des années 1990 en tant que nouvelle catégorie de ressources culturelle à valeur patrimoniale. L'ajout de la typologie a été bien accueilli, car on élargissait la portée de la pratique du patrimoine traditionnel passant des édifices, des monuments et des lieux vers des endroits à large portée et se composait d'un amalgame de caractéristiques et dont l'importance tisse un lien entre la culture et la nature. Alors que les membres de la communauté ont commencé à mettre la nouvelle typologie des paysages culturels en pratique, cependant, un certain niveau d'inconfort a commencé à être ressenti, à savoir comment l'inscrire (ou ne pas l'inscrire) dans le cadre du patrimoine traditionnel.

Cet inconfort reposait sur l'interprétation première en tenant compte de la forme et de la disposition spatiale des caractéristiques physiques discrètes par rapport à une zone géographique donnée – une interprétation qui ne permettait pas de reconnaître les qualités holistiques, dynamiques, immatérielles et axées sur le présent de la plupart des paysages culturels et limitait son application plus large. Mais d'autres sujets étaient également épineux. Il était difficile de réconcilier les paysages culturels en tant que type de ressource culturelle à valeur patrimoniale visant, par définition, à protéger la valeur patrimoniale entre culture et nature comportant une taxonomie disciplinaire existante qui insistait pour distinguer la culture de la nature ainsi que le patrimoine matériel et immatériel. L'appareil de conservation du patrimoine culturel,

y compris les cadres législatifs et stratégiques conçus pour exercer un pouvoir sur les biens immobiliers, ainsi que les outils et les instruments couramment utilisés pour atteindre les objectifs de conservation du patrimoine traditionnel (comme la désignation) ont également contribué à la difficulté d'établir une relation culturelle avec la nature, ce qui ne se traduit pas nécessairement par une expression physique du caractère dynamique inhérent de tous les paysages culturels. On a donc assisté à une interprétation relativement étroite des paysages culturels au titre du cadre du patrimoine traditionnel.

Après 25 ans, on constate que les perspectives non traditionnelles commencent à influencer la définition et l'interprétation des paysages culturels. Les perspectives écologiques, non occidentales et autochtones s'inspirent toutes de la réflexion et de la pratique en matière de patrimoine en partie grâce à un engagement concernant les paysages culturels. Par conséquent, les paysages culturels réaffirment le rôle qu'ils jouent dans la conservation du patrimoine en tant que lieu de contact pour assurer la réflexion à l'interne et à l'externe qui vise à mieux comprendre la pratique du patrimoine en soi et à orienter la discipline vers l'extérieur en ne se limitant pas aux frontières disciplinaires afin de contribuer aux enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle, dont les changements climatiques, la viabilité à l'échelle régionale et communautaire et aux efforts de conservation de l'environnement et le domaine de la conservation du patrimoine culturel doit nécessairement y participer.

Les changements climatiques menacent les ressources culturelles et naturelles et, à plus forte raison, les paysages culturels doivent susciter un mouvement de mobilisation. Le Nord canadien est l'une des régions les plus touchées par les changements climatiques qui y menacent la vie de diverses espèces et la stabilité du pergélisol, les ressources archéologiques, les activités autochtones ancestrales en matière de récolte ainsi que les pratiques d'utilisation de la terre. Les stratégies de conservation des ressources naturelles utilisent de plus en plus le savoir traditionnel dans la prise de décisions et pourtant il peut être également profitable pour la gestion des ressources culturelles et des pratiques traditionnelles des Autochtones d'exploiter les connaissances scientifiques sur les changements climatiques. La viabilité à long terme des paysages culturels du Nord repose sur la poursuite de l'interrelation entre la culture et la nature ainsi que sur la capacité des communautés résidentes de s'adapter aux nouvelles conditions que suscitent les changements climatiques. Les paysages culturels offrent le fondement conceptuel permettant l'échange de ce savoir.

Les paysages culturels sont également pertinents aux efforts de viabilité des communautés locales. On dénote un intérêt grandissant à l'égard des économies à petite échelle axées sur des activités de subsistance visant des systèmes de gestion d'utilisation de la terre de façon traditionnelle afin d'atteindre une plus grande production agricole et animale plus durable et, en ce qui concerne les économies de ressources traditionnelles, qui sont en voie de transition vers des économies créatives dont le lieu est important. Cette attention renouvelée au niveau local exploite le caractère perceptible des lieux et y contribue tout en mettant en valeur les stratégies de gestion orientées par la communauté et en investissant dans l'économie durable à long terme. La lentille d'observation du paysage culturel nous permet de saisir ces paysages vivants comme des systèmes socioculturels, naturels et économiques entrecroisés qui possèdent leur propre écologie du lieu – l'amalgame des pratiques traditionnelles d'utilisation de la terre, des lieux et des modèles de peuplement et d'habitat, et propres à un lieu et à un territoire

ainsi que les économies créatives en plus du caractère et de l'identité communautaires. Le défi à relever pour la gestion de ces paysages culturels consiste à veiller à la poursuite de leurs éléments traditionnels, des pratiques et de l'engagement constant à assurer ayant servi à leur fondement tout en contribuant à leur croissance viable et durable.

La conservation du paysage à large échelle tire profit de l'ampleur qui y est consacrée afin d'atteindre les objectifs de conservation entre plusieurs paliers administratifs et diverses communautés d'utilisateurs et d'habitants. Couramment associé aux initiatives sur la gestion de l'habitat et des corridors fauniques (dont l'initiative Yellowstone to Yukon Conservation Initiative), le modèle du paysage à large échelle est également pertinent dans un contexte régional et urbain. Cette nouvelle orientation sur la pratique visant le paysage culturel signifie se concentrer sur l'élaboration de rigoureux mécanismes de mobilisation des intervenants, de cadres législatifs et stratégiques complexes et de structures de gestion propices à la collaboration et à la cogestion afin que le tout fonctionne. La perspective du paysage culturel contribue au succès à long terme des initiatives du paysage à grande échelle en mettant en valeur les valeurs culturelles liées au paysage qui contribue à favoriser un sens d'interconnexion entre les frontières matérielles et immatérielles qui est crucial pour assurer la conservation du paysage à large échelle.



Le fleuve Yukon et le paysage culturel Tr'ondëk Hwëch'in où l'on a suspendu de façon volontaire la pêche au saumon quinnat pendant un cycle de vie du poisson (de 7 à 8 ans) en raison de la baisse des stocks.  
Photo : Lisa Prosper

Outre cette ouverture vers l'extérieur, la réflexion interne se poursuit chez les membres de cette discipline au sujet de la typologie des paysages culturels et de son interprétation dans son ensemble. En outre, le comité national d'ICOMOS au Canada et celui aux États-Unis ont lancé des initiatives en ligne afin d'établir une collectivité de personnes et une base de connaissances portant sur l'idée qui a été avancée. L'initiative nationale d'ICOMOS Canada portant sur la conversation sur les paysages culturels ainsi que l'initiative d'ICOMOS États-Unis de la communauté du savoir sur la pratique concernant les paysages culturels visent à favoriser un dialogue à l'échelle nationale sur la mise en pratique de la conservation des paysages culturels. De plus, la pratique de la conservation du paysage culturel au niveau du patrimoine mondial en matière de culture et de nature a mené à l'adoption d'une initiative de coopération entre ICOMOS et l'IUCN afin

d'explorer l'interrelation entre les deux organisations et cette question sera revue au prochain congrès mondial de conservation de l'IUCN qui aura lieu à l'automne 2016.

En guise de conclusion, les paysages culturels représentent bien plus qu'un nouveau type de ressource patrimoniale. À la suite des défis à relever concernant la difficile adaptation dans le cadre du patrimoine traditionnel, l'ouverture vers l'extérieur pour tenir compte de la diversité des enjeux sur la scène mondiale (dont les changements climatiques) et l'évaluation à l'interne des progrès réalisés à ce jour, les paysages culturels continuent à orienter le domaine vers de nouvelles avenues.

*Lisa Prosper est conseillère en paysages culturels à Inuvik, dans les Territoires du Nord-Ouest.*



Verger, Kingsville. © 2000 La Société du Partenariat ontarien de marketing touristique.

# Renouer avec la culture, la langue et le territoire des Cris

Une entrevue avec Bob Sutherland

Le 20 juillet 2016, Sean Fraser de la Fiducie du patrimoine ontarien a rencontré Bob Sutherland pour connaître ses expériences et ses voyages pour renouer avec les Cris dans les Rocheuses. Sutherland a découvert que bon nombre des traditions des Cris de la Baie James ébranlées par les pensionnats il y a plus de 140 ans ont été préservées par les descendants cris de l'Alberta et du Montana qui ont trouvé des façons de renouer avec la langue, les chants, les cérémonies et le savoir spirituel jouant un rôle important.

**Sean Fraser :** Parlez-moi de l'importance de la langue pour les Cris de Moose afin de pouvoir comprendre le paysage de la région de la Baie James et d'y nouer des liens?

**Bob Sutherland :** Les gens ne saisissent pas toute l'ampleur que la culture est une question de langue et que la langue est la culture. Et c'est un vide que je constate chez de nombreux jeunes, mais non seulement chez les jeunes. Mon épouse et moi sommes d'accord pour dire que nous ne parlons pas assez le cri auprès de nos petits-enfants. Tous nos enfants parlent cette langue, mais ce n'est pas le cas de nos petits-enfants – et nous en sommes tous les deux responsables. On compte quelques importants lieux sacrés dans la région de la Baie James et les personnes qui connaissent leur existence le savent seulement dans la langue crie. La langue de ces lieux est significative pour notre culture.

**Sean :** Comment décririez-vous la relation qui existe entre la Première Nation Moose Cree et le territoire en soi?

**Bob :** Et bien dernièrement j'imagine que plus de jeunes sont intéressés à connaître le volet spirituel de la vie. Bien des jeunes sont en quête de cette connaissance. Pour nous dans la région de la Baie James, les gens appellent le territoire la Terre mère. La terre est notre mère et notre partie mère, j'ajouterais. Tous les gens ici sont interliés et ils veulent être liés les uns aux autres. On constate que les changements surviennent rapidement. En outre, en ce qui a trait aux mines et à la foresterie. Les gens habitant dans une communauté côtière sont toujours attachés à la faune, à la nourriture, aux originaux, aux caribous, aux

Coucher de soleil sur la rivière Moose à Moose Factory. Photo : Stan Kapashesit

oies. Il s'agit de notre mode de vie dans nos communautés; nous avons toujours un attachement aux aliments traditionnels. Cette pratique est également populaire en raison des coûts astronomiques ici pour transporter les aliments provenant du sud.

**Sean :** Pouvez-vous nous expliquer la perte du lien entre les Cris de la Baie James et le territoire en raison de la venue des pensionnats?

**Bob :** Alors, à Moose Factory, il y a eu ce que l'on appelle l'Église anglicane et ce que nous avons l'habitude de nommer l'Église wesleyenne dans les années 1700 dont la présence a également touché la région de la Baie James. L'Église anglicane a mis sur pied un internat à Moose Factory avant l'existence d'un pensionnat dirigé par un gouvernement. Même si cette époque est depuis longtemps révolue, la langue est toujours bien ancrée dans les communautés côtières, mais peut-être pas autant à Moose Factory. Et moi, j'ai la chance de parler la langue crie, mais le volet spirituel du peuple crie s'est perdu avec le temps – tout comme la danse du soleil, les longues huttes, les huttes d'enseignement, les huttes de jeûne et les sueries. Bien que les structures et les édifices y existent toujours, il n'y a plus l'atmosphère qui régnait à cette époque. Il en va de même pour le *sabtuan* [abri crie traditionnel] situé en avant de l'Écolodge à Moose Factory. Il s'agissait d'un lieu servant aux cérémonies. Bon nombre de personnes ne savent pas qu'il s'agissait d'un lieu festif de la danse des fantômes afin d'honorer les personnes nous ayant quittés vers le monde des esprits. Les pensionnats ont remplacé ces lieux cérémoniels.

**Sean :** Il semble que les cérémonies étaient étroitement liées à certains lieux. Il ne s'agissait pas tout simplement de cérémonies générales, mais de cérémonies enracinées dans le paysage.

**Bob :** Oui, c'est exactement ce qui s'est produit pour bien des cérémonies en 1873 lorsque certains Cris ont

commencé à fuir vers l'ouest. Certains ont élu domicile à Rocky Boy, au Montana, tandis que d'autres sont partis vers Sunchild, en Alberta, et d'autres vers Jasper et Hinton, en Alberta, également. Lorsque j'ai finalement eu l'occasion de les rencontrer il y a 38 ans, la première chose qu'ils m'ont dite : « Ces cérémonies vous appartiennent; ces chants vous appartiennent. Leur origine émane d'où vous venez. » (Traduction libre)

**Sean :** Croyez-vous que bon nombre de cérémonies auraient été perdues si ces Cris n'étaient partis vers l'Ouest?

**Bob :** Oui, c'est exactement la raison pour laquelle ils sont partis – car ils ne voulaient pas perdre, à les entendre, ce que Dieu leur avait donné. Et je ne suis pas le seul maintenant à connaître cette histoire, mais j'ai été l'un des premiers à être informé de leur départ.

**Sean :** Hélas, il semble qu'ils aient dû quitter leur terre pour conserver le lien les y rattachant.

**Bob :** Et bien voilà les chants représentent un lien à la terre. Peu importe où l'on va – disons que l'on est en Alberta ou en Ontario – le même sens de la spiritualité y est présent : Cris, Ojibway, Blackfoot – ce sont tous les mêmes. Les Autochtones de Blackfoot ont les mêmes chants que nous, mais ils les entonnent dans leur propre langue.

**Sean :** Quels sont les gestes que vous avez posés afin d'essayer de renouer avec ce savoir et ces liens?

**Bob :** Et bien, je me suis engagé à me rendre tous les ans dans les communautés que je viens de mentionner. Cette année, je suis allé pour la deuxième fois à Rocky Boy, au Montana, mais, cette fois-ci, j'ai tissé des liens avec une personne là-bas et j'ai raconté l'histoire que je connaissais au sujet de leur départ de l'Ontario.

Et on m'a dit « Oui, c'est exactement ce qui s'est produit. Nous sommes ces descendants. » (Traduction libre) Effectivement, ils se nomment Chippewa-Cris, et leur intonation est pareille à la nôtre ici à la Baie James.



Un *sabtuan* (abri crie traditionnel) à Moose Factory.



St. Thomas Anglican Church (érigée en 1864), Moose Factory.

**Sean :** Leur dialecte correspond au langage cri de la Baie James, mais une version plus ancienne d'il y a peut-être un siècle.

**Bob :** Plus comme il y a 140 ans. Lorsque j'ai commencé à dresser le profil historique, je devais trouver la vérité pour voir si c'était réel. Je n'ai rien voulu dire à personne. Mais, j'ai échangé avec des personnes ici à la Baie James et également à Sunchild qui démontrent le même intérêt et le savoir de faire revivre notre culture. Alors, maintenant nous nous rendons là-bas. Ils savent que nous sommes de l'Ontario et ils savent qui nous sommes et ils nous reconnaissent. Et ils disent même à Sunchild que ces gens – nous – sommes venus de l'Ontario. Ces gens sont nos proches. Voilà pourquoi je m'y rends tous les ans.

**Sean :** Lorsqu'ils sont déménagés là-bas, ils ont dû obtenir du soutien des membres des autres Premières Nations.

**Bob :** Pour comprendre ce qui s'est passé et la raison pour laquelle les Cris se sont rendus si loin dans l'Ouest, il faut

remonter dans le temps lorsque la Compagnie de la Baie d'Hudson a commencé à construire son empire vers l'Ouest et les Cris ont amené les gens vers l'intérieur des terres. Et, dans bien des cas, les Cris ont dit « restons ici ou là ». Mais, les gens qui se sont enfuis en 1873, ils avaient une autre raison de fuir. Pour ces autres gens, cela relevait plus du spirituel. Ils voulaient conserver le volet spirituel de leur vie – leur identité.

**Sean :** Comment en êtes-vous venus sur le plan personnel à connaître le territoire où vous vivez à Moose Factory et les liens de votre peuple s'y rattachant?

**Bob :** Eh bien j'imagine lorsque j'étais enfant que j'avais d'humbles ambitions. Nous ne vivions pas à Moose Factory. Nous vivions à 10 miles en amont de la rivière. À Moose Factory, il y avait le magasin, l'hôpital et l'école. Mais avant mon arrivée au pensionnat à 7 ans, l'environnement dans lequel nous grandissions était unique. Nous grandissions sur la terre.



Grillade d'oies dans une communauté de la Première Nation Moose Cree à Moose Factory. Photo : Kim Cheechoo

Comme jeune personne, la terre m'était familière. J'avais l'habitude de prendre des lièvres au collet avec ma tante. Et nous installions des filets de pêche. Alors, notre environnement, nos zones de pêche, de prises de perdrix, de lièvres, de ramassage du bois, tout cela nous était familier. Les tâches étaient quotidiennes. Le poisson était toujours frais et nous étions très chanceux. L'ancienne réserve de la rivière des Français – la première réserve a vu le jour en 1905 – comptait environ 10 familles. Et c'est là que nous avons grandi. Il n'existait aucun véhicule ni aucune route comme tel. Vous savez, il s'agissait d'un environnement unique. Nous avions une radio, mais aucun téléviseur ni de choses du genre. Je pense donc que notre lien à la terre et à l'environnement était plus fort et nous savions qu'ils nous servaient de source pour nous alimenter. Ces choses n'existaient pas au magasin.

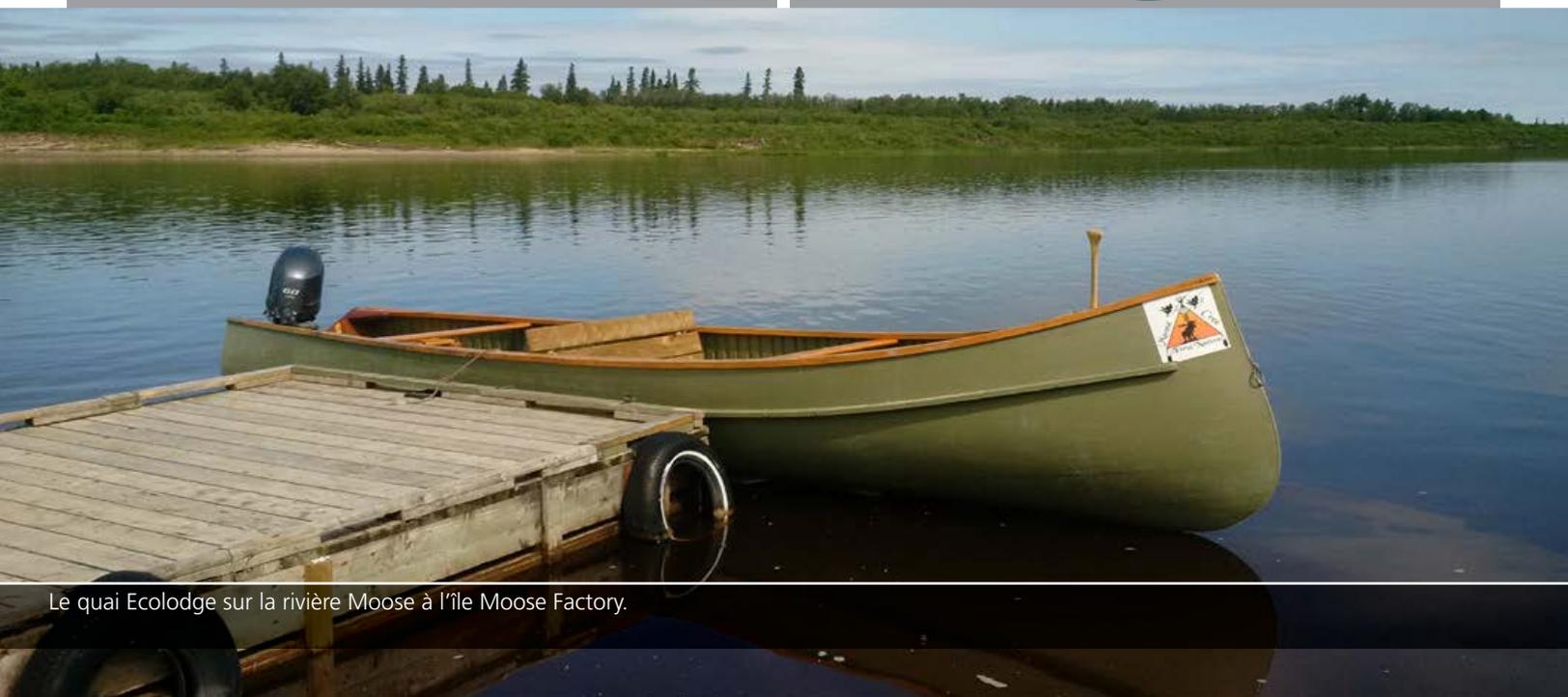
À Moose Factory, il y avait le magasin où les gens s'y procuraient toujours des aliments – par rapport à nous qui devons trouver notre nourriture. Je crois que c'est à ce moment que j'ai pris conscience du lien spirituel et de l'importance de la terre, de l'air, de l'importance du soleil et de l'eau – vous savez, tous ces éléments de la nature sur lesquels nous n'avons aucun contrôle. Mais, ils exercent d'une certaine façon un contrôle sur nous, car je ne peux survivre sans air. L'eau était toujours fraîche et non polluée en amont de la rivière. Alors également, grâce à un environnement frais et non pollué, nous, les humains, restons frais et propres également.

**Sean :** Comment avez-vous continué à nouer des liens avec la terre après votre départ vers le pensionnat?

**Bob :** Je crois être resté dans un pensionnat pendant 10 ans. Mais, j'avais déjà eu la chance de me connecter à la terre. Je suis retourné tous les étés là où j'ai grandi pour renouer avec la terre. Vous savez, même aujourd'hui, j'ai une maison là-bas et j'y retourne pour m'y asseoir et me détendre. J'y vais l'hiver pour couper du bois. Aujourd'hui, les gens s'y rendent pour jeûner alors c'est bien différent. C'est devenu un lieu cérémonial, cela diffère de mon expérience étant enfant et de celle de l'enfance de mes petits-enfants. Les choses ont bien changé maintenant sur le territoire.

**Pour obtenir une version complète de cette entrevue, veuillez consulter le site [heritagetrust.on.ca/qp](http://heritagetrust.on.ca/qp).**

*Bob Sutherland est un résident de Moose Factory et un aîné de la Première Nation Moose Cree.*



Le quai Ecolodge sur la rivière Moose à l'île Moose Factory.



Les servitudes protectrices ont permis à la Fiducie de protéger un complexe de structures agraires transférées au Country Heritage Park à Milton (Image de la maison Lucas).

## Outils de conservation des paysages culturels

Par Thomas Wicks

Le parc Ruthven à Cayuga, protégé grâce à la servitude protectrice, préserve des valeurs naturelles et culturelles – dont un riche patrimoine autochtone.

Les paysages peuvent sembler statiques, mais ils ne cessent de se transformer. Qu'il s'agisse d'influences de l'homme ou de la nature, les changements sont constants et souvent importants. Alors, comment faisons-nous pour assurer la sauvegarde d'éléments qui évoluent constamment? Comment réussissons-nous à reconnaître l'importance du lieu pour appliquer les outils qui serviront à sa sauvegarde? Tout d'abord, quels sont les outils qui existent? En Ontario, la sauvegarde peut être abordée de plusieurs angles, et ce, en fonction du paysage et du niveau de sauvegarde visé.

Il est de mise d'amorcer notre recherche en s'appuyant sur la *Loi sur le patrimoine de l'Ontario*. Entre autres choses, cette loi permet aux municipalités et au ministère du Tourisme, de la Culture et des Sports de consigner et de désigner les biens patrimoniaux. Elle autorise également les municipalités à désigner des districts de conservation du patrimoine (DCP), qui assurent la protection des paysages englobant de multiples propriétés et structures. On compte en Ontario aujourd'hui plus de 120 DCP permettant la sauvegarde de districts commerciaux et résidentiels en grande partie en milieu urbain, et ce, dans plus de 40 municipalités – comme Barriefield à Kingston, le parc Waverley à Thunder Bay, le marché By à Ottawa, King Street à Cobourg et Rosedale à Toronto. On peut établir des DCP visant de multiples administrations afin de protéger les paysages culturels uniques comme c'est le cas pour le DCP industriel du Oil Heritage Park dans le comté de Lambton. Un DCP peut également être adopté pour une seule propriété, notamment pour le Fort York à Toronto.

La *Loi sur le patrimoine de l'Ontario* permet à une municipalité – ou à la Fiducie du patrimoine ontarien – de sauvegarder une propriété assujettie à un accord de servitude protectrice. Une servitude est conclue volontairement, enregistrée sur titre et est habituellement détenue à perpétuité. Elle prévoit l'interdiction et la réglementation d'activités qui ont une incidence sur les caractéristiques patrimoniales d'un bien et cela crée une relation qui assure l'intendance et la gestion d'un changement afin de préserver la valeur patrimoniale d'un lieu. À l'aide de cet outil, la Fiducie a été en mesure de sauvegarder ces lieux en tant que paysage culturel d'un ancien hôpital provincial à Smiths Falls au centre régional Rideau, soit un complexe de structures agraires réaménagées au Country Heritage Park à Milton ainsi que la stratification de l'histoire du parc Lansdowne à Ottawa et du Ruthven Park à Cayuga. Ce dernier exemple renferme des caractéristiques naturelles et culturelles – y compris un riche patrimoine lié aux Premières Nations.

Malgré l'importance de tous ces exemples, ils ne représentent qu'une infime partie des paysages culturels

de la province. Les zones rurales et les sites industriels sont sous-représentés tout comme les lieux sacrés autochtones. Alors que les outils prévus dans la loi n'offrent peut-être pas toujours le meilleur moyen de protection, plusieurs outils de planification sont disponibles qui ont servi à créer un système officiel de sauvegarde des paysages culturels désignés. Mentionnons notamment les politiques municipales sur les paysages culturels, les lignes directrices en matière de conception, les plans secondaires et les lignes directrices sur l'élaboration d'un plan officiel se rapportant à l'énoncé de principe de la province. Les règlements de zonage peuvent également servir à réglementer les nouveaux développements ou à protéger les perspectives visuelles vers les édifices ou lieux importants ou à partir de ceux-ci. On peut recourir au Plan sur l'escarpement du Niagara, et à d'autres plans provinciaux, afin de protéger et de contrôler le développement dans des zones spéciales (p. ex., la réserve mondiale de la biosphère), que l'on pourrait considérer comme d'imposants paysages culturels en soi renfermant un nombre non révélé de paysages culturels dans bon nombre de communautés et d'administrations.

La surface n'a été qu'effleurée sur la façon dont nous pouvons reconnaître les paysages culturels. Grâce à tous ces outils disponibles, il faut toujours envisager comment nous pouvons établir et appliquer de nouveaux pouvoirs de planification législatifs et outils de gestion adaptés aux paysages culturels. Si la trousse d'outils de Patrimoine ontarien était enrichie afin de fournir une méthodologie servant à désigner et à définir les paysages culturels de concert avec les Autochtones, un processus et un système pourraient être établis afin de reconnaître et de sauvegarder les paysages culturels sacrés et d'en assurer l'intendance. Nous pourrions intégrer le patrimoine naturel et culturel au niveau de la planification de l'usage de la terre pour contribuer à en assurer la désignation de manière simultanée plutôt qu'isolée.

Afin de sauvegarder les paysages, il faut tout d'abord être informé. La désignation et l'intégration des paysages culturels au processus de planification représentent l'outil le plus efficace et ces efforts contribueront à adopter de nouvelles politiques de sauvegarde pour l'avenir. Lorsqu'il s'agit de sauvegarder les paysages culturels, il n'existe pas de solution facile. Malgré leur utilité, tous ces outils ne constituent pas des mécanismes exhaustifs et ils ne peuvent pas obliger l'application de l'usage continu, des traditions ou l'évolution des paysages qu'ils visent à sauvegarder. Or, il s'agit d'un bon tremplin et ils continueront d'être le fondement de l'ensemble des outils de sauvegarde qui suivront.

*Thomas Wicks est un planificateur du patrimoine à la Fiducie.*



Vue panoramique des champs de foin à Scotsdale au moment de la récolte.

# Scotsdale Farm – Une expérience de paysages imbriqués les uns aux autres

Par Sean Fraser

De la poussière s'élève derrière l'auto qui vibre au son du crissement du caoutchouc sur la gravelle alors que nous nous dirigeons lentement vers l'est sur une allée clôturée en provenance de la route Trafalgar. La douce odeur de foin fraîchement coupé envahit le véhicule bien avant d'apercevoir d'où émane cette odeur. Vers le nord, on aperçoit un champ d'herbes dorées que l'on vient de tondre alors qu'au sud la prairie ondulée regorge de fleurs sauvages et d'herbes en pleine floraison. Alors que nous amorçons la descente de la légère crête, l'allée pénètre dans le couvert forestier comme un train traversant un tunnel. Les cheveux au vent, nous sommes envahis par l'air encore frais du matin. À notre droite, la crête poursuit sa route dans la forêt sur un parcours délicat. Devant et à la gauche, à travers les brèches dans l'allée, nous pouvons apercevoir des fragments d'édifices au loin qui se rapprochent de plus en plus. À l'opposé, les rayons de soleil pénètrent à travers les vestiges d'une clôture de perches en cèdre. Dans la prairie plus bas, la rosée miroite dans les ombres fugitives du côté est de la forêt. À la base de la crête, là où il y a un virage abrupt vers la gauche, nous passons des murs de pierres sèches qui encadrent une immense ferme blanche. Des arbres matures, des étables et un silo forment en toile de fond un paysage champêtre. Serpentant autour et à l'intérieur du stationnement, nous passons près d'une dame en compagnie de son chien après une randonnée matinale. Après avoir stationné le véhicule et en être sortis, nous sommes attirés intuitivement vers l'est le long d'une large allée en gravelle située entre un muret de pierres à la droite et une maison d'hôtes blanche en bardeaux à la gauche. Nous sommes arrivés à la Ferme Scotsdale.



Les randonneurs qui arrivent à la ferme un matin d'été ensoleillé vivent à peu près la même expérience qui vient d'être décrite. Mais Scotsdale est bien plus qu'une ferme à valeur historique traversée par des sentiers pédestres panoramiques. Le site de 215 hectares (531 acres) foisonne de paysages naturels et culturels et, davantage que dans la plupart des lieux à valeur patrimoniale, les photographies, les cartes ou les rapports ne rendent pas entièrement justice aux paysages culturels de Scotsdale. Ces paysages coexistent dans le même espace, mais les communautés, les caractéristiques, les usages, les récits et les significations sont différents. Le meilleur moyen de saisir la complexité et le charme des lieux consiste à venir le constater sur place en exploitant tous ses sens. Cette expérience permet de nous éclairer sur la façon dont on assure l'intendance et la conservation de ce site à valeur patrimoniale en tenant compte de ses valeurs et des caractéristiques de façon holistique.

La Fiducie du patrimoine ontarien est propriétaire de la ferme Scotsdale et en assure la sauvegarde. Cette ferme est située à Georgetown au sommet de l'escarpement du Niagara. La diversité géographique de Scotsdale découle de millions d'années de changements successifs causés par les mouvements des glaciers, fluviaux et des forces tectoniques. À un rythme plus rapide – et plus récent – le paysage a été réalisé, causé et marqué par l'activité humaine. Mentionnons notamment l'impact quotidien des sportifs sur les pistes et l'infrastructure, la configuration des champs et les édifices

provenant des vestiges agricoles et physiques du XX<sup>e</sup> siècle des deux premiers colons européens, les ruines d'un four à chaux et d'une scierie du XIX<sup>e</sup> siècle ainsi que le legs archéologique des agriculteurs, des chasseurs et des cueilleurs autochtones.

La sauvegarde de la ferme Scotsdale a pu être réalisée grâce à la générosité de Stewart et Violet Bennett qui ont fait don de leur propriété à la Fiducie en 1982. Ils ont souhaité que le public puisse avoir accès à leur ferme dans un décor naturel et enchanteur qu'est l'escarpement. En effet, le patrimoine naturel de Scotsdale est vaste et, dans certains cas, très fragile.



La Ferme Bennett.

Deux cours d'eaux écosensibles, soit Silver Creek et son affluent Snow Creek, traversent ces terres. On y retrouve la présence de zones humides et de denses forêts importantes pour la province, ce qui offre de précieux corridors fauniques vers des terres de conservation adjacentes. De plus, Scotsdale accueille 12 espèces

végétales rares et des espèces animales rares, y compris un goglu des prés, un méné long ainsi que la salamandre de Jefferson. Tous les paysages culturels de Scotsdale – de nature récréative, agricole, archéologique et architecturale – sont étroitement intégrés et liés à ces systèmes naturels.

Une partie de la ferme sert toujours à des activités agricoles. La maison du gestionnaire de la ferme est louée. Le bétail, si important pour la famille Bennett, fait toujours l'objet d'élevage et la production de foin est toujours assurée dans plusieurs

champs. Le club Toronto Club of the Bruce Trail Conservancy assure la gestion de 3,5 km (2 miles) de pistes, dont les pistes Bennett et les sentiers secondaires Maureen Smith. Au cours des dernières années, un organisme bénévole local a vu le jour – les amis de la ferme Scotsdale. Les bénévoles veillent à la surveillance de la ferme, assurent de façon régulière la supervision des lieux et rendent compte des conditions du site tout en collaborant avec les membres de la Fiducie du patrimoine ontarien pour sensibiliser les visiteurs et contribuer à protéger le site.

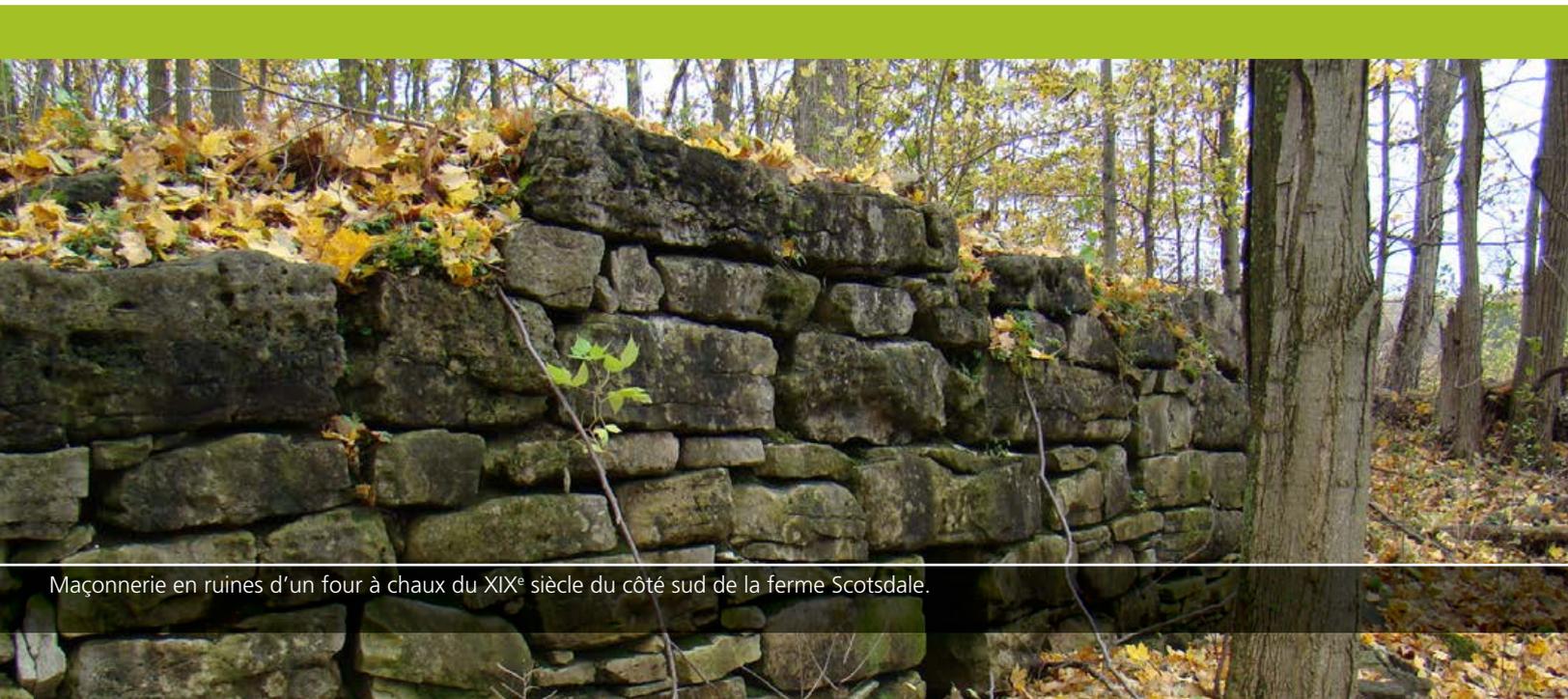
Scotsdale est un lieu magique qui regroupe des cours d'eau, des champs agricoles, des zones humides et des forêts qui sont bordés d'arbres. Il s'agit également d'un paysage architectural conçu par l'homme. Pris de façon indépendante, aucun de ces paysages n'est unique. En tant que réseau diversifié de paysages, cependant, et stratifié au fil du temps et du lieu, la ferme Scotsdale est un des rares lieux à avoir survécu. Le destin nettement le plus courant qui est réservé aux endroits comme Scotsdale – à proximité de centres urbains – consiste à les subdiviser pour en assurer le développement résidentiel. Dans d'autres cas, les lieux comme Scotsdale peuvent être fusionnés à des fermes industrielles plus grandes, conservés en propriété privée où le public n'a pratiquement pas accès ou ils sont transformés en réserves soi-disant naturelles, d'où l'éradication des paysages culturels. Heureusement, les paysages à Scotsdale demeurent lisibles et accessibles au public.

La Fiducie adopte une démarche intégrée en matière de sauvegarde et d'intendance de ses lieux. À Scotsdale, cela signifie considérer et en même temps évaluer les valeurs et les

intérêts historiques, panoramiques, récréatifs, archéologiques, architecturaux et naturels des lieux. Comme on peut s'y attendre, cette démarche comporte des défis à relever. Le maintien des structures et des édifices agricoles tout en recherchant des possibilités d'exploitation viables et adéquates qui sont compatibles au caractère agricole et à la fragilité écologique de Scotsdale, cela représente une responsabilité constante, compliquée et – parfois – onéreuse. À l'occasion, il faut apporter des changements opérationnels afin de conserver une valeur patrimoniale en particulier. En outre, au cours des dernières années, la voie menant à la ferme à partir de la 8<sup>e</sup> Ligne a été fermée à la circulation pour améliorer la sécurité des piétons, assurer la sécurité des lieux et protéger les salamandres Jefferson en péril qui traversent de façon saisonnière cette voie pour se reproduire dans les étangs printaniers adjacents.

Que réserve l'avenir aux paysages culturels de la ferme Scotsdale? Chaque paysage attire un groupe de sympathisants – agriculteurs, voisins, randonneurs, photographes, naturalistes et historiens. Dans bien des cas, il y a un chevauchement entre les membres de ces communautés, tout comme les paysages connexes, le partage de valeurs et d'objectifs entre les groupes d'utilisateurs et aucun intérêt ne domine par rapport à un autre. Alors que la Fiducie et ses partenaires étudient d'autres nouveaux usages viables pour Scotsdale, il faudra continuer à s'attarder à comprendre de façon expérientielle le lieu et à adopter une démarche de conservation intégrée pour assurer l'intendance de ce lieu spécial.

*Sean Fraser est directeur des opérations et des programmes relatifs au patrimoine à la Fiducie.*



Maçonnerie en ruines d'un four à chaux du XIX<sup>e</sup> siècle du côté sud de la ferme Scotsdale.

# Bibliographie

**Agnoletti, M. (dir.).** *The Conservation of Cultural Landscapes*, CABI Publishing, 2006.

**Alanen, Arnold R. et Robert Z. Melnick (dir.).** *Preserving Cultural Landscapes in America*, Johns Hopkins University Press, 2000.

**Andrews, Thomas D. et coll.** « Permafrost, Thaw and Aboriginal Cultural Landscapes in the Gwich'in Region, Canada », *APT Bulletin: Journal of Preservation Technology*, vol. 47, no 1, 2016, p. 15-22.

**Bluestone, Daniel.** *Building Landscape and Memory: Case Studies in Historic Preservation*, W.W. Norton, New York, 2011.

**Connecting Practice Project: Final Report**, UICN, ICOMOS, Fonds Christensen, Confédération suisse, Agence fédérale pour la conservation de la nature, 2015.

**George Wright Forum.** *The Journal of the George Wright Society*, « New directions in conservation of nature and culture », vol. 17, n° 1 (numéro spécial sur l'intendance des paysages), 2000.

**Longstreth, Richard (dir.).** *Cultural Landscapes: Balancing Nature and Heritage in Preservation Practice*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2008.

**Melnick, Robert Z.** « Climate Change and Landscape Preservation: A Twenty-First-Century Conundrum », *APT Bulletin*, vol. 40, n° 3/4 (2009), p. 35-42.

**Mitchell, Nora et Robert Z. Melnick.** « Shifting Paradigms: New directions in cultural landscape conservation for a twenty-first-century America », *Managing Cultural Landscapes*, sous la direction de Ken Taylor et Jane L. Lennon, Routledge, New York, 2012, p. 232-252.

**Rosler, M.** « Applying authenticity to cultural landscapes », *APT Bulletin: The Journal of Preservation Technology*, vol. XXXIX, n°s 2-3, 2008, p. 47-52.

**Taylor, Ken (dir.).** *Conserving Cultural Landscapes: Challenges and New Directions*, Australian National University (Australie), Archer St. Clair, Rutgers University (É.-U.) et Nora J. Mitchell, University of Vermont, (É.-U.), collection « Routledge Studies in Heritage », 2014.

**Williams, Ron.** *Landscape Architecture in Canada*, Presses universitaires McGill, Kingston/Montréal, 2014.



Jardin potager restauré au lieu historique national du Château-Dundurn, à Hamilton.

**Pour obtenir une liste complète de ressources, consultez [heritagetrust.on.ca/qp](http://heritagetrust.on.ca/qp).**



# Vous pouvez faire une différence.



« J'effectue des versements mensuels à la Fiducie du patrimoine ontarien parce que je suis fier de vivre en Ontario et je sais que j'aide ainsi à en préserver le patrimoine unique et irremplaçable pour les générations futures. »

*Adam Found, PhD  
Gestionnaire des actifs corporatifs, Ville de Kawartha Lakes*

Conservez notre passé. Façonnez notre avenir.

## Faites un don!

[heritagetrust.on.ca/dons](http://heritagetrust.on.ca/dons)

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN



DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE